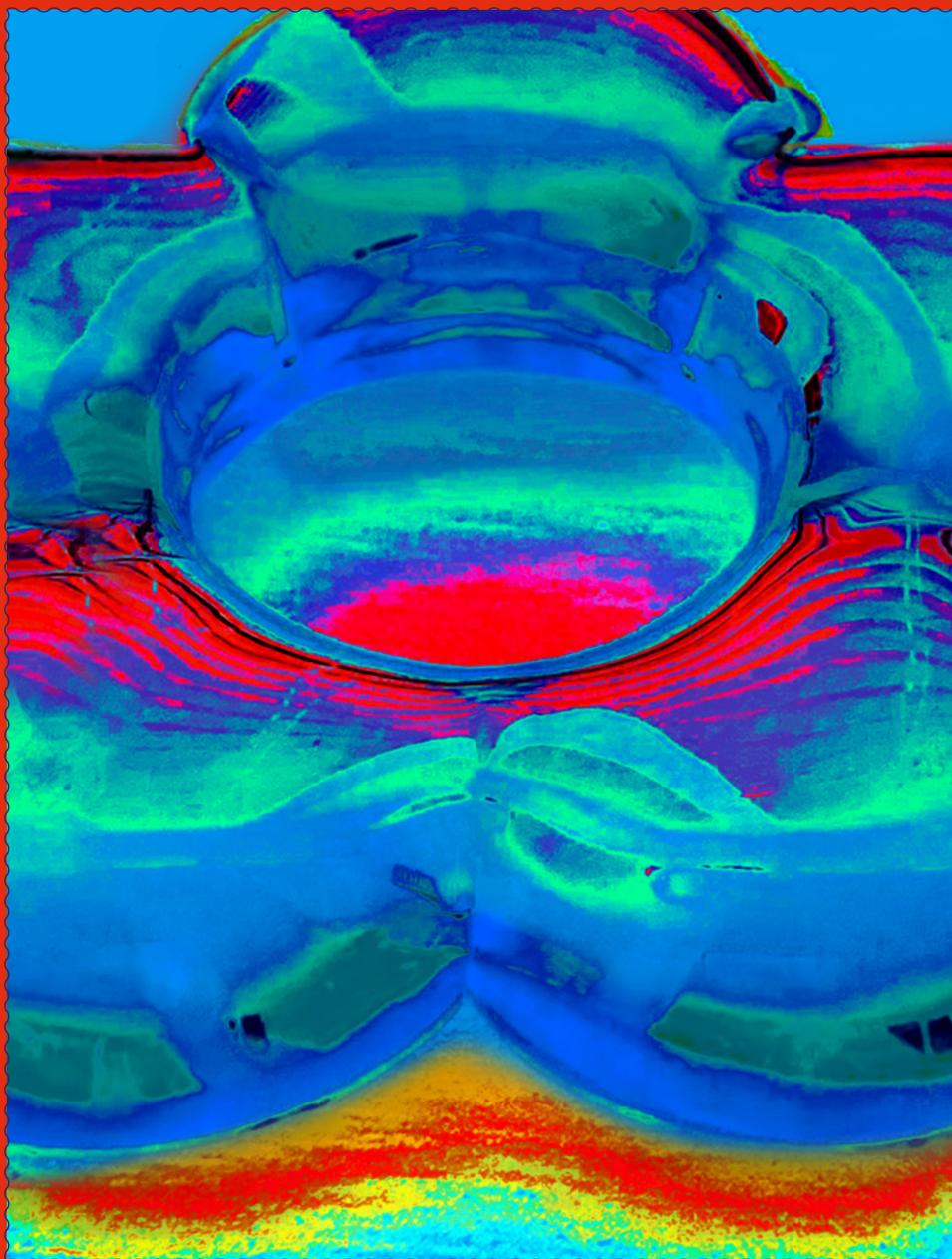


METS TES PALMES

féministe *



riviera

revue

palmeé

CINQ

juin 2023

METS TES PALMES



Alerte canicule: à vos palmes!

Après avoir bravé les eaux du Styx l'hiver dernier, nous vous proposons un renouveau torride rouge lagon. Ce numéro continue dans notre veine poético-politique: écrire des articles autour d'un thème polysémique que chacun-e-x peut s'approprier à sa guise. À l'approche du solstice d'été, le thème s'impose, LA CHALEUR, qui nous empêche en ce moment même de trouver nos mots. On connaît la rengaine: chaque été amène son lot de températures caniculaires, merci d'ailleurs aux multinationales et autres capitalo-détractés qui ont apparemment envie de devenir des saucisses à griller...

Mais la chaleur peut être envisagée autrement. Nous sommes allé-e-x-s rencontrer des personnes dont la chaleur est au centre de leur profession: une forgeronne, une artiste burlesque et fire eater, un-e-x sexologue-x, une ramoneuse, et un-e-x chercheur-euse-x. Ces personnes voient la chaleur comme une matrice qui transforme la matière, traverse les luttes politiques, nos corps et alimente notre rapport aux autre-x-s.

Quand on pense chaleur, on se dit c'est hot, c'est sexy, mais pas seulement: c'est être intime sans mettre la sexualité au centre de nos rapports, c'est prendre soin de nos ami-e-x-s au même titre que nos partenaire-x-s.

Quand on pense chaleur, on pense sueur et on voit rouge: marre des imaginaires dystopiques, marre de travailler jusqu'au burn out, marre du polyamour utilisé comme excuse pour le non-respect d'autrui, marre des tabous autour des "bouffées de chaleur", pardon, de la ménopause, qui empêche femmes cis et personnes trans (soulignons-le) de se sentir hot, marre de devoir prendre des pincettes pour obtenir et conserver des droits fondamentaux.

Marre de tout mais force à nous. Sous la canicule gronde la révolte. Vous êtes toujours chaud-e-x-s?

Nous aussi.

L'équipe de Mets tes palmes



À la sueur de notre front, 9-10
repenser la place de l'emploi

Chronique laborieuse

Les pros de la chaleur 11-24

Interviews

Problématiser l'anthropocène 26-27
pour flamber la dystopie

Essai

Ton hot tu le veux avec ou sans sexe? 28-29

Lettre d'amour

Astro-thermomètre 30-31

Astro



Vengeance #1 32-33

Écriture libre

Pour une conception féministe* 35-38
du polyamour

Coup de gueule argumenté

Plus chaude que le climat, 40-43

la ménopause

Témoignages

Les femmes dans l'espace politique, 44-47

Gertrude Girard-Montet

Essai

Nos orgasmes 48-52

Témoignages

Coeur Colère 54-55

Pulsation

À LA SUEUR DE NOTRE FRONT

repenser
la
place
de
l'emploi

« Mais vous savez, c'est normal de se sentir un peu fatigué·e·x. Là, il faudrait que vous réorganisez un peu mieux vos tâches et que vous restructuriez vos semaines. Regardez mon calendrier: tout est rempli pour les prochains mois! On est toustes dans la même situation quoi. » Voici ce qu'on m'a dit – à quelques mots près – à mon lieu de travail quand j'annonçais en juillet 2022 que ma psy m'avait diagnostiqué un burn out et qu'elle conseillait que je me mette en arrêt. Alors que je m'attendais à profiter de la chaleur estivale de la Riviera, j'ai passé mon été dans un état de confusion et de mal-être. La semaine avant mon arrêt, j'étais réveillée aux aurores en pensant à tout ce que je devais faire, je pleurais en me rendant sur mon lieu de travail, je ne faisais plus de sport car mon corps était trop tendu. Au boulot, abruti devant mon écran, les larmes aux yeux, je n'arrivais plus à finir mes tâches et sentais un terrible sentiment de culpabilité à l'idée de m'accorder des temps de pause. Pendant mes week-ends, j'étais malade ou apathique, incapable de prendre ne serait-ce que la plus insignifiante des décisions. Moi qui, de base, aime mon métier et en retire beaucoup de satisfaction, je ne comprenais plus rien. Comment en étais-je arrivée là, incapable de m'écouter et m'arrêter? Quand j'en parlais autour de moi, les gens disaient partager mon mal-être mais me répétaient que c'était normal. Mais pourquoi suer au point d'en brûler – *burn out* – nous paraît-il autant normal?

Alors que plusieurs chercheur·euse·x·s prévoient qu'au XIXe siècle nous travaillerions beaucoup moins qu'avant grâce aux innovations technologiques, la réalité est toute autre. En Suisse, en 2023, le modèle de l'emploi à temps plein est encore considéré comme une norme à suivre. Bien que le travail rémunéré soit devenu moins pénible physiquement pour les plus privilégié·e·x·s d'entre nous, il n'en reste pas moins mentalement prenant et notre santé physique finit tout de même par en être impactée à long terme. Dans ce système capitaliste, la majorité de notre temps devrait être consacrée à notre emploi. À préciser que, initialement, le travail à plein temps a été pensé pour les hommes cis-hétéros (*breadwinner*) car leur femme (caregiver) serait forcément là pour s'occuper des enfants, du foyer, etc.¹. Étant donné que les normes sociales ont, heureusement, un petit peu changé depuis, ce modèle semble difficilement supportable pour beaucoup d'entre nous. Cependant, le travail rémunéré est encore aujourd'hui vu comme une des seules occupations qui mérite qu'on y accorde notre énergie et dont on peut être fier·ère·x quand, en fin de journée, on dresse la liste des activités qui déterminent si on a bien été productif·ve·x ou pas. Mais comment prendre soin de nous, des autres et de notre lieu de vie quand nous sommes censé·e·x·s accorder la majorité de notre temps à notre emploi? D'autant plus quand cet emploi est lieu d'injustices, de souffrance, d'ennui, qu'il manque de sens ou de reconnaissance?

Maintenant que j'y pense, rares sont les temps de pause – de *vraie* pause – qui nous sont accordés. Je regarde par exemple mon adelphe qui, pendant les vacances scolaires, passe une bonne partie de son temps collé·e·x derrière ses cahiers pour réviser, écrire une dissertation, etc. Pas étonnant qu'il soit difficile plus tard pour beaucoup d'adultes de se détendre sans culpabilité: le repos, il faut le mériter, et ça ne doit pas prendre trop de place. Pour se remettre d'un burn out, par exemple, plusieurs psychologues préconisent au moins trois mois d'arrêt². En fonction de votre contrat et de votre ancienneté, vous n'aurez pourtant pas toujours droit à ces trois mois d'arrêt payés. Pour toucher quelque chose, il vous faudra voir avec la caisse de pensions de l'État pour leur prouver que, non, vous n'étiez pas en train de vous la couler douce pendant trois mois, mais que vous étiez bien en train d'enchaîner les rendez-vous avec votre médecin, psychiatre, psychologue, neurologue, ostéo', etc. pour vous remettre au plus vite. En fait, vous n'êtes même pas tellement en « arrêt » pendant cet arrêt maladie. Mais pire encore, vous serez puni·e·x·s pour avoir pris ce temps, puisqu'à partir de 60 jours d'absence, il est légal de vous enlever des jours de vos vacances³. Aïe.

Heureusement, des moyens pour rendre le travail rémunéré moins pénible, moins impératif, commencent à être discutés. Citons notamment le projet d'un congé menstruel payé. Bien que ce projet divise (« Y en a qui vont encore en abuser!!! », « Les règles c'est tabou quand même... », « Franchement c'est pas si terrible, moi j'ai pas mal perso' »), il serait peut-être temps qu'on prenne en considération ce que cela fait aux personnes qui doivent fonctionner en encaissant une douleur qui peut être comparable à celle ressentie lors d'un arrêt cardiaque⁴. Plus globalement, il serait intéressant de repenser la place que le travail rémunéré occupe dans notre vie. Dans ses travaux, Dominique Méda, philosophe et sociologue française, propose notamment de mieux partager le marché de l'emploi, en permettant à ceux qui n'en ont pas d'en avoir et à ceux qui en ont trop d'en avoir moins. Cette répartition permettrait à toustes de s'investir dans d'autres sphères de la vie, comme dans des activités familiales, amoureuses, politiques, civiques, de développement de soi, de loisirs, ou même de... repos! Cette solution contribuerait également à dégenrer les pratiques et sortir d'un modèle capitalo-patriarcal dans lequel seul le travail rémunéré compte. Parce que, finalement, *quid* du travail domestique? Du travail relationnel nécessaire à l'établissement de relations saines? Quelles activités comptent réellement pour le fonctionnement de notre société? Pas toujours celles qui sont (le plus) rémunérées, je le crains.

Suzanne Badan

Image: Al S. Guierrez

- 1 Breadwinner, littéralement « gagne-pain », désigne une personne qui est la principale source de revenus d'un foyer. *Caregiver*, « donnant du soin », désigne une personne qui fournit des soins.
- 2 À noter que le *burn out* est une expérience personnelle et que les étapes et la durée de rétablissement varient grandement entre individus. Ce modèle de trois mois est basé sur mon expérience, les conseils des personnes qui m'ont accompagnée et mes lectures.
- 3 Art. 65 Réduction des vacances (Lpers, art. 34): « Dès qu'elles dépassent au total soixante jours par année civile, les absences (maladie, accident, service militaire ou civil – à l'exception de l'accomplissement en une fois des obligations militaires (service long), entraînent une réduction des vacances de 1/12e par mois complet d'absence dès et y compris le deuxième mois d'absence.»
- 4 GOLDHILL Olivia. *Period pain can be "almost as bad as a heart attack." Why aren't we researching how to treat it?* www.qz.com. 2016.

LES PROS DE LA CHALEUR

Pour ce numéro, nous sommes allé·e·x·s à la rencontre de personnes dont les métiers sont intimement liés à la chaleur, tant au niveau des enjeux climatiques qu'elle engendre que de manière littérale – travailler avec le feu – ou figurative – au travers des (a)sexualités. Nous avons choisi d'explorer leur rapport à leur travail et à ce que la chaleur représente pour elleux. Iels nous expliquent leurs pratiques professionnelles, leurs engagements personnels ou politiques. Tenez-vous prêt·e·x·s, ça va chauffer!

AU COIN DU FEU

À la fin d'un après-midi hivernal, nous nous asseyons au KymèM Café à Vevey pour retrouver Kaethlin de Joffrey. Autour de boissons très hétéroclites, elle nous partage son parcours, son métier de ramoneur¹ et la place qu'elle a dû se créer au sein de ce domaine principalement occupé par des hommes. Après un apprentissage d'employée de commerce, inscrite à la fois à la Haute École de gestion et la Haute École de tourisme, elle a finalement abandonné ces deux options pour rejoindre l'entreprise de ramonage de son père. Fini les bureaux qui l'ennuyaient terriblement! La particularité de ce métier, c'est qu'on ne peut pas reprendre une entreprise simplement: ce sont des systèmes de concession² pour lesquels il faut avoir fait la maîtrise fédérale, et postuler le jour où une place se libère. Elle a donc effectué cette formation – trois brevets et une maîtrise – et exerce depuis maintenant onze ans le métier de ramoneur. L'entreprise dans laquelle elle travaille s'occupe des communes entre Montreux et Veytaux, ce qui comprend un grand nombre de maisons! Elle nous parle ensuite plus en détail de sa pratique en révoquant le stéréotype du ramoneur dans sa cheminée véhiculée, par exemple, par le personnage de Bert dans Mary Poppins pour nous expliquer à quel point son métier est plus complexe que cette image. Une journée typique consiste plutôt à passer d'une maison à l'autre et s'occuper de toutes les cheminées, ce qui désigne, en termes techniques, tout ce qui produit de la chaleur – non seulement les cheminées de salon et les poêles à bois, mais aussi tous les systèmes de chauffages à gaz, mazout, et bois – afin d'entretenir et de contrôler ces installations, tant sur le plan de la sécurité incendie que des émissions de particules polluantes. Elle vient d'ailleurs de s'inscrire pour un quatrième brevet spécialisé dans ces questions-là et c'est dans ce bel épanouissement professionnel qu'elle s'imagine poursuivre son métier et peut-être un jour reprendre l'entreprise familiale.

Qu'est-ce que t'évoque la chaleur?

Ça m'évoque deux choses. La première, c'est que la chaleur est le point central de ma pratique de tous les jours, c'est vraiment l'élément principal de mon travail. La deuxième, je dirais que ça m'évoque la chaleur humaine parce qu'on passe de maison en maison, il y a vraiment un contact qui se fait avec les client-e-x-s. On rentre dans la sphère intime des gens, ce n'est pas seulement: «Je vous ouvre, passez au garage.» Parfois, il y a des installations qui sont dans les chambres, dans les salles de bains, dans les cuisines, le salon. En plus, on y va chaque année, voire trois fois par an chez certain-e-x-s, il y a alors vraiment une relation et une confiance qui se crée avec les client-e-x-s. C'est presque «notre» petit rendez-vous annuel de se voir et de voir les enfants grandir, de discuter et de passer du temps avec les gens!

Est-ce que tu vois un lien entre les luttes féministes* et ton métier? Est-ce qu'il y a quelque chose pour lequel tu te bats?

Dans ma volée, j'étais la seule femme*! J'étais la bête de foire! En plus quand je suis arrivée dans cette classe c'était sur le tard. Moi, j'avais 22 ans, alors que d'autres en avaient 15. Quand je me suis désinscrite de la haute école, il y a eu un temps de battement: le temps qu'ils m'inscrivent à l'apprentissage... j'ai alors commencé deux semaines après les autres! Le premier jour de cours, j'arrive avec mon petit sac à main et les gens m'ont tous regardée bizarrement en se disant: «Mais c'est qui elle? C'est une prof?» Maintenant, la profession a commencé à se démocratiser. Depuis une quinzaine d'années, chaque année, il y a une à deux filles* qui font l'apprentissage! En Romandie, je ne sais plus les chiffres exactement, mais il y a une petite vingtaine de femmes* qui travaillent actuellement en tant que ramoneurs.

Pour ce qui est des tâches, il y a des choses que je ne pourrais jamais faire comme mes collègues, mais

mes collègues sont aussi incapables de faire certaines choses que je fais. Je m'adapte pour des tâches qui demandent de la puissance: par exemple, mes collègues vont accomplir certaines actions avec beaucoup de force tandis que moi je dois m'y prendre avec d'autres techniques: faire des appuis et y aller beaucoup plus délicatement. Finalement, le résultat sera le même. Mes collègues ont de grosses mains, ce n'est pas toujours pratique sur toutes les installations. En plus, maintenant, les installations sont de plus en plus techniques. Dès fois on doit démonter et retoucher des prises électriques et mes collègues masculins sont plus embêtés quand il faut passer leurs mains dans des tableaux électriques. Il y a des endroits où il n'y a pas de place. Moi, j'y vais facilement et c'est réglé. Chacun-e-x a ses points forts et ses points faibles. C'est vrai qu'au départ, les client-e-x-s étaient toujours un peu sceptique-x-s quand iels me voyaient arriver. J'ai dû faire mes preuves – la différence d'âge m'a beaucoup aidée pour mon apprentissage parce que je pense que commencer en tant que femme* dans un métier masculin à l'âge de 16 ou 17 ans c'est très dur parce que le milieu est ingrat. Une femme* dans un milieu d'hommes c'est très ingrat parce que premièrement, on doit supporter le côté testostérone «on est ensemble» des garçons autour de nous. Là où je travaille, les gens sont respectueux, mais il y a des endroits où j'entends les petites blagues et où ils oublient que, même si parfois on rigole et qu'on accepte parce qu'on a une certaine tolérance, il y a certaines fois où ça peut devenir vexant, voire agaçant. En fait, en tant que femme*, il faut savoir dire «stop, c'était drôle on a rigolé, mais là maintenant c'est bon, on passe à autre chose». Pour ça, c'est difficile. Le fait d'être plus âgée m'a vraiment aidée, je pense. J'ai mieux réussi à tenir mes idées, puis à maintenir mes positions. Quand on est trop jeune-x je pense que c'est compliqué d'être assez affirmé-e-x, déjà que c'était dur avec cinq-six ans d'écart. Parce qu'en tant que femme*, tu dois toujours prouver que tu es légitime. Je me bats, dans le sens que c'est un truc



que j'ai remarqué, dans un métier masculin tu mets une femme* à côté d'un homme, un homme c'est toujours bon et capable ou pas bon et incapable. Alors qu'une femme* est de toute façon considérée comme incapable: soit tu es une super cruche ou juste une cruche. Typiquement, un truc que j'ai remarqué, durant toute ma formation et tout mon parcours, c'est que moi je n'ai jamais demandé d'aide pour accomplir mes tâches et je ne me suis jamais sentie à l'aise de demander à quelqu'un de l'aide ou d'appeler un de mes collègues pour dire: «J'ai un

souci.» Parce que quand je demandais quelque chose, après on me le reprochait. C'était un gros problème, je n'avais pas le droit à l'erreur. Les seules fois où j'ai dû demander un coup de main ou un conseil, on me faisait comprendre que je n'étais pas capable ou pas à ma place. En comparaison, mes collègues se sont toujours appelés pour s'entraider, ils pouvaient se dire que quelque chose était trop lourd, qu'ils avaient besoin d'aide pour changer des pièces. Moi, en tant que femme, je ne pouvais pas. Je devais toujours surcompenser et prouver que je pouvais le faire,

même chez les client·e·x·s. Il faut garder en vue que les client·e·x·s sont déjà sceptiques donc il faut oublier leur empathie et oublier la possibilité, en tant que femme*, de faire une bêtise. On a vraiment une double pression en permanence.

Je me bats en permanence pour montrer que les femmes* sont fortes et qualifiées. Les femmes* sont douées, on est douées, mais le problème c'est qu'on doit le prouver en permanence. Après, par rapport à avant, personnellement, j'ai passé un cap. C'est trop fatigant cette pression. Avec les années, je me dis que je n'ai plus rien à prouver et que maintenant je me suis fait ma place, etc., mais c'est vrai que pendant très longtemps, c'était complexe. Aujourd'hui, c'est mon père qui est le patron. Que ce soit dans notre boîte ou une autre, ce sont des hommes qui ont l'âge de nos pères, la soixantaine gentiment et ils ont une autre manière de fonctionner. Nous on

est la génération plus flexible, on a besoin de discuter, on a besoin d'encouragements, de reconnaissance. On n'a pas seulement envie d'arriver le matin, de travailler et de repartir le soir. J'ai dit à mes collègue·x·s que j'ai besoin d'améliorer et d'amener plus de communication, d'ouverture entre nous, entre les humain·e·x·s tout simplement. Pouvoir se dire: «Je ne suis pas bien.» Et pas juste serrer les dents et laisser aller les choses.

Propos recueillis par Morgane Kursner, Chloé Luthier et Julie/Julot Wuhrmann
Photographie: Marie Brocher

- 1 Notre invitée tient à utiliser le terme « ramoneur » pour des raisons personnelles, terme que nous avons conservé dans la suite de l'article pour rester fidèle.e.x.s à ses dires.
- 2 Une concession se dit d'un type de métier dans lequel l'État accorde le droit à une personne ou entreprise privée d'exercer un service public, ici de ramonage.

FOUTRE UN FEU FÉMINISTE SUR SCÈNE

Misty Lotus, artiste de burlesque et de feu, m'accueille à la Swiss Burlesque Academy, l'école de danse qu'elle a fondée et dans laquelle elle enseigne. Assises par terre face à un mur recouvert de miroirs, nous faisons connaissance. Elle m'explique que le burlesque et le fire eating (le fait de manger du feu) est son métier à plein temps depuis 2016. Avant cela, elle étudiait les sciences politiques. Elle me raconte un échange avec un camarade qui a influencé sa décision de changer de voie: après un cours entier portant sur l'aspect sexiste de la langue française, son camarade lui dit qu'au fond, il ne pense pas que les femmes* soient autant affectée·x·s par ça. Réalisant que si elle continue ses études elle «devra se battre tous les jours face à des couillons comme ça», Misty quitte l'université et se lance à plein temps dans le burlesque. Elle espère pouvoir y militer de façon plus fun qu'en continuant les sciences politiques, en mettant moins en péril sa santé mentale. Étant une femme racisée et plus size, elle ne représente pas l'image type que l'on a de la performeuse burlesque et a donc dû travailler dur pour se faire un nom dans le milieu. La chaleur a joué un rôle important au début de sa carrière en l'aidant à se sentir à l'aise pendant ses performances.

Qu'est-ce que la chaleur t'évoque en lien avec ta pratique ?

De manière littérale, la chaleur m'évoque le feu: je mange le feu, je passe le feu sur mes bras, sur mon corps, etc. Et le feu m'évoque la puissance, et même quelque chose de très rassurant. Pendant longtemps, et surtout à mes débuts, c'était plus rassurant pour moi de performer avec du feu que de juste faire un effeuillage, parce que j'avais l'impression d'avoir un ami sur scène avec moi [rires]. Et on me dit souvent de mes performances qu'on a l'impression que, le feu et moi, on ne fait qu'un·e. Après je ne sais pas si c'est vrai, mais c'est ce qu'on me dit [rires]. Je pense que c'est dans l'énergie qu'il y a quelque chose qui se passe. Je me sens vraiment femme dans toute sa splendeur et sa puissance quand j'ai le feu avec moi. Je pense que ça fait le lien avec le puja de quand j'étais enfant. Le puja, c'est la prière, une cérémonie ou encore le rituel de la prière devant les représentations des divinités. On peut aussi parler de puja pendant un mariage. Quand j'étais enfant, je voyais ma grand-mère faire son puja en allumant des bougies ou en faisant tourner une lampe à huile devant des représentations de divinités hindoues. Dans certains mythes, la déesse Durga, une figure très importante pour ma communauté indienne du Bengale-Occidental (chaque zone a ses dieux et déesses privilégié·e·s), était souvent représentée comme une femme grande et puissante. Et je pense que voir cette image d'elle entourée de ces flammes, c'est quelque chose qui m'est resté.

Dans ma pratique, la chaleur m'évoque aussi l'aspect sexuel de la performance. Toutes les performances burlesques ne sont pas de nature sexuelle, mais ce que je

fais tourne souvent autour de la sexualité et de ma représentation de celle-ci. Par exemple, j'ai un numéro de paon qui est un hommage à mes origines: j'incarne une entité puissante, sensuelle, fière de son héritage, en pleine possession de sa sexualité, pour pallier le manque de représentation de ce fait dans le pays dans lequel j'ai grandi. Par exemple, j'ai grandi en voyant tous les films Bollywoodiens dans lesquels les acteur·ice·x·s n'avaient même pas le droit de s'embrasser. Pourtant, sur les temples, toutes les déesses ont les seins nus, et ça personne ne veut en parler [rires]. J'ai énormément de followers hommes cis d'origine indienne sur Instagram, et cela m'arrive régulièrement de trouver dans mes messages privés des messages du type: «Honte à toi, pourquoi tu te déshabilles, tu ne devrais pas montrer ton corps.» Mais après, c'est à cause de leur propre relation à la sexualité et au corps, qui est devenue tellement taboue suite à la colonisation. À l'inverse, des personnes blanches vont, à la fin de mes spectacles, me dire des propos racistes comme: «Je bosse avec des Indiens, ce sont des connards, mais toi tu as l'air incroyable.» Ou alors ils m'exotisent. Depuis que je suis arrivée en Suisse, beaucoup d'hommes plus âgés que moi m'ont fait des commentaires sur mes formes, comme: «Tu ressembles à une déesse indienne.» C'étaient les pères de mes amies quand j'avais onze ou douze ans. Faire ce numéro de paon, c'était me réapproprier ma sexualité et mon héritage.

La chaleur m'évoque également l'échange humain. Mes chorégraphies ont vraiment pour but de laisser quelques instants au public pour réagir. Le contact visuel est important pour la connexion humaine, cette dernière étant manquante dans la vie, et surtout en Suisse. Si je suis sur scène et si je produis des spectacles, c'est parce que j'espère amener de la beauté dans la vie des gens, leur faire vivre autre chose, leur faire découvrir des choses qu'ils n'ont jamais vues, leur faire oublier leurs soucis quotidiens. La magie s'opère car on vit cet instant ensemble.

Est-ce que tu vois un lien entre des questions féministes et ton métier? Est-ce qu'il y a quelque chose pour lequel tu te bats?

Je pense que le féminisme est très présent dans mon métier déjà pour des raisons historiques. Je connais surtout le burlesque américain des années 1920 à 1960. Ces femmes étaient strip-teaseuses. On fait toujours du strip-tease, mais le public a changé. À l'époque, le but était l'excitation des hommes tel que les clubs de striptease le font aujourd'hui. Cependant, c'était aussi une manière pour les femmes* d'être indépendantes. Parce que, aux États-Unis, et même en Suisse, on n'avait même pas le droit d'ouvrir un compte en banque seule sans l'accord d'un mari¹. Les métiers que les femmes* pratiquaient étaient secrétaires, peut-être professeures d'école enfantine, mais leur salaire ne leur permettait pas d'être indépendantes. Elles étaient obligées de vivre en colocation avec leurs copines de collège ou d'attendre de se marier. Beaucoup d'artistes burlesques étaient des mères célibataires, des femmes lesbiennes ou des femmes qui voulaient juste avoir leur indépendance. Donc historiquement le burlesque, c'est féministe car ça permettait aux femmes* de pouvoir bien gagner leur vie, sans l'aide d'un homme.

Si on parle de l'aspect féministe du Burlesque aujourd'hui, je pense que les femmes* qui font le choix de se déshabiller sur scène pour autre chose que le plaisir masculin, c'est féministe. Pour montrer que c'est elles* qui font ce choix. D'autant plus que, même si j'adore mon corps et que je vis très bien le fait d'être une femme racisée et plus size, ce n'est pas du tout une représentation à laquelle on est habitué·e·x·s. Il y a deux semaines, une débutante de mon cours m'a dit: «Je viens de me regarder, je me suis dit "waouh, quand même pas mal, elle est super sexy".» Elle m'a dit qu'elle avait quarante-sept ans et que c'était la première fois de sa vie qu'elle s'était dit ça. Je me suis dit: «Mieux vaut tard que jamais.» Et



ça, ça arrive à chaque semestre. En fait, si j'ai commencé à donner des cours, c'est parce que peu importe où j'allais, les gens me disaient à la fin de mes spectacles: «J'aimerais tellement avoir ta confiance et pouvoir faire ce que tu fais sur scène.» Moi, je ne suis pas danseuse à la base, donc pour moi, tout le monde peut le faire, et c'est vrai, si tu es d'accord de travailler. Les gens me répondent: «Oui mais moi je n'ai pas le corps pour.» Et je suis là: «C'est quoi le corps pour?» Il n'y a pas de corps pour quoi que ce soit. «Et je n'ai pas la confiance». «Non mais ça je peux vous la donner», dans le sens où on ne naît pas confiant·e·x, encore moins dans une société dans laquelle il est difficile de trouver du soutien quand on est une femme* ou si on fait partie d'une autre minorité. Quand on a confiance, on effraie [rires]. Je pense que représenter des corps différents, c'est important. Alors mettre des personnes sur scène qui sont de tous bords, de tous styles, de tous genres,

est inspirant. Je me bats contre les standards de beauté et la représentation normée de la sensualité et de la féminité. Parce que l'art inspire la vie, et pas le contraire. Je veux montrer que les personnes trans ou non binaires, ce ne sont pas des mythes: ce sont des personnes réelles qui font des choses, qui sont là.

On reproche la présence du «male gaze» dans le burlesque. Pour y remédier, il n'y a qu'à voir les gens qui viennent voir mes productions. Les femmes* et la communauté queer représentent 85 % du public. Les hommes cis hétéro sont bien venus, mais ils n'ont tellement pas l'habitude qu'une femme* se déshabilille pour autre chose que leur plaisir qu'ils ne savent pas où regarder. Ils sont un peu paumés. Après, certains ont transcendé ça, ils sont un peu déconstruits et ils arrivent à apprécier l'art, mais beaucoup sont gênés par le fait que: «Elle affiche sa sexualité, mais ce n'est pas pour moi.» Effectivement, ce n'est claire-

ment pas pour eux. En tout cas dans mes spectacles [rires]. Bien sûr, certains producteurs sont des hommes, mais en règle générale, ce sont surtout des femmes* qui produisent des spectacles, avec à l'affiche une majorité de femmes* et pour un public essentiellement féminin* et/ou queer. Et il n'y a rien de plus féministe que ça j'ai l'impression.

**Propos recueillis par
Suzanne Badan
Photographie: Marie Brocher**

- 1 Le shadowbanning, traduit littéralement «bannissement de l'ombre», est un blocage partiel d'un·e·x utilisateur·trice·x par une plateforme. Les interventions de la personne seront rendues moins visibles. Dans le cas d'Instagram, il n'est par exemple plus possible de trouver le profil de la personne en tapant son pseudo dans la barre de recherche.
- 2 Plus précisément, en Suisse, ce n'est qu'à partir du 1er janvier 1988 que les femmes* ont pu ouvrir un compte en banque sans l'accord de leur époux.

SE CHAUFFER AUX SENSATIONS

C'est au tibits que je rencontre Romy Siegrist, 32 ans, psychologue et sexologue à Sexopraxis. Après m'avoir enlacée pour me saluer, Romy, fortex de son expérience en tant qu'éclairagiste dans le milieu du théâtre, m'indique un coin du café où nous pourrions nous poser afin d'optimiser la qualité du son de l'enregistrement de l'interview. Ellex me raconte son parcours et m'explique qu'au cours de sa scolarité déjà, ellex était un peu la personne vers qui ses pairs se tournaient pour avoir des conseils sur leurs relations et leur sexualité. Encouragé·e·x par une amie, c'est à cette période-là qu'ellex a décidé de se lancer dans des études en psychologie – avec une mineure en Lettres – afin de devenir par la suite sexologue. Ellex est aujourd'hui heureuse·x de pouvoir travailler sur les sexualités, un enjeu présent tout au long de la vie et pouvant toucher autant au corps, à la psyché, au relationnel qu'à l'existencial. Ellex ajoute qu'on peut en parler de mille manières, ce qu'ellex est ravi·e·x de faire dans ses chroniques hebdomadaires dans le Femina comme dans cette interview.

Qu'est-ce que la chaleur t'évoque en lien avec ton métier?

D'abord, il y a quelque chose de réconfortant dans la chaleur. Quand tu es *in utero*, tu as toujours «chaud». Tu sors, ta rencontre avec le monde c'est découvrir le silence, le froid, la faim, l'immobilité, et ça peut être angoissant. La chaleur, c'est aussi la présence d'autrui: c'est hyper important de se faire des câlins, parce que ça fait du bien! Une collègue m'a dit qu'une personne qu'elle suivait vivait très mal une séparation. Parfois on ne se rend pas compte de ce qui nous manque quand on se sépare, mais ce qui avait été mis en valeur ici, c'était notamment le froid la nuit, l'absence de l'autre dans le lit, l'absence de la chaleur amenée par le fait d'être deux, même sans sexualité. Et une fois que cette personne a pris pour habitude de se préparer des bouillottes, ça allait beaucoup mieux! Les bouillottes peuvent vraiment servir à prendre soin de ce besoin de chaleur. On voit que ce besoin de réconfort est important dans l'expérience

(horrible) sur les bébés singes qu'on a séparés de leur mère et placés dans une cage face à deux fausses mamans singes faites de matériaux synthétiques. Ils doivent choisir vers qui se tourner: soit la mère nourricière, faite de métal et pourvue d'un biberon, soit la mère «réconfortante» faite de chiffons, douce et chaude, mais qui n'a pas de lait. Les singes vont vers la mère douce parce que le réconfort est un besoin plus premier que la nourriture dans certains cas¹.

Pour en revenir aux câlins, parfois, les personnes qui veulent avoir un rapport intime ne recherchent au fond pas tant à partager du sexe, mais plutôt ce contact corporel. D'où le fait qu'avoir des *cuddles parties*, des soirées câlins, des personnes avec qui on formule l'envie de passer des moments à regarder une série ensemble, main dans la main ou à se serrer dans les bras, est précieux! Faire exister ce rapport à la chaleur, à l'affection et à la tendresse dans des relations autres que sexuelles ou romantiques, c'est une question qui se développe pas mal dans les milieux féministes. Je pense que c'est assez révolutionnaire. Un autre élément en lien avec ma pratique et à ce besoin de chaleur, c'est la décoration de ma salle. À Sexopraxis, on était parti·e·x sur du bleu turquoise et du doré. Mais, à un moment, j'ai eu envie de quelque chose de plus chaleureux pour ma pièce et suis parti·e·x sur de l'orange, la couleur du deuxième Chakra, de la sexualité créative. Et puis symboliquement, énergétiquement, il y a quelque chose avec cet orange qui sonnait juste pour moi, c'est plus réconfortant et stimulant qu'une couleur apaisante. Des personnes qui viennent me disent que ça leur fait du bien d'être dans un lieu qui n'est pas aseptisé. C'est important pour moi car on va toucher à l'intime, et il faut y aller avec douceur. Il y a quelque chose de contenant et de chaleureux dans l'orange.

Ensuite, il y a sémantiquement un lien explicite entre la chaleur et le sexe, car on utilise un vocabulaire comme: «Est-ce que t'es chaud·e·x?», «C'était *hot* comme moment.», ou l'on peut dire que

L'on est « en chaleur » en période d'ovulation, etc. Ça me rappelle aussi la question du jeu autour des sensations : je pense qu'il faut une juste dose de chaleur, sinon ça brûle. Ça peut être agréable d'amener de la chaleur pour après amener du froid, ou l'inverse. D'ailleurs, certains lubrifiants jouent sur ces effets ! Il y a également des pratiques BDSM avec des bougies, des jeux où tu vas chauffer une zone du corps pour la rendre sensible différemment. D'ailleurs, dans le BDSM, on est très peu dans la douleur en tant que telle : on va plutôt travailler une sensibilité pour que ça reste agréable. Les capteurs de douleur étant les mêmes que ceux du plaisir, c'est souvent juste une intensité différente de stimulation, ou une progression dans celle-ci. Ah, et aussi, en parlant de chaleur, le vagin est plus sensible à la pression et à la chaleur qu'aux va-et-vient ! Après, chaque personne va érotiser son corps différemment en fonction des stimulations répétées. La masturbation va également façonner comment tu ressens la sexualité. Et même si tu as un modèle très « figé » – ce qui est le cas pour la plupart des personnes car, quand tu as trouvé une technique qui fonctionne, tu te masturbes souvent comme ça – tu peux re-découvrir d'autres sensations. On peut développer sa sensibilité comme on développe ses papilles ! En lien avec les différences de sensations ressenties, je pense aussi aux personnes qui ont des hypersensibilités ou des spécificités sensorielles : par exemple les personnes neurodivergentes ou sur le spectre autistique ne vont pas avoir le même rapport aux sens ni le même traitement des informations sensorielles que les personnes neurotypiques. Ce qui peut être très sensuel et apprécié par certaines – la chaleur, le mouvement, peut-être un massage – ne va tout simplement pas être possible pour d'autres.

J'entends aussi beaucoup parler de la chaleur vécue pendant la pénétration, que ce soit vaginalement, analement, ou même dans la bouche. Des personnes qui ont déjà pénétré me disent : « C'est incroyable cette chaleur qu'on ressent autour des doigts, de la main, du pénis ou de la



langue. » C'est une chaleur douce, puissante, accueillante. Et puis, quand tu ressens un sextoy et que tu sens cette chaleur qui émane de lui, il peut y avoir une réaction de l'ordre de : « Wow, c'est puissant, mon corps est puissant ! » C'est très touchant de sentir cette chaleur intérieure, qui est très spécifique, à « juste température ». Un peu comme quand tu allaites et que tu produis du lait à température corporelle idéale. Et d'ailleurs, pour beaucoup de personnes qui aiment les jeux avec l'urine, ce n'est pas forcément

qu'elles aiment le pipi en tant que tel, c'est qu'elles sentent quelque chose qui vient de l'autre, qui leur coule dessus et qui a une température parfaite. Un dernier point sur la chaleur : une étude montre que les personnes qui gardent leurs chaussettes pendant le sexe ont plus facilement des orgasmes. Peut-être que conserver la chaleur fait que le corps peut mieux vivre le plaisir, et que quand t'as les extrémités refroidies, c'est plus complexe de te laisser aller, tu peux être distrait.e.x. De plus, le froid va amener de la

tension et peut générer corporellement des symptômes d'anxiété. Ça peut par ailleurs être bien de te rendre compte que si t'as une relation privilégiée à l'anxiété de base, c'est peut-être parce qu'en fait tu ne t'habilles pas assez chaudement ! [Rires.] Après, le chaud peut bien sûr aussi être angoissant, comme pour certaines personnes éco-lucides ou celles qui ont de la peine à supporter les chaleurs estivales.

Est-ce que tu vois un lien entre les questions féministes et ta pratique ? Est-ce qu'il y a quelque chose pour lequel tu te bats au quotidien ?

En sexologie, il faudrait vraiment revoir les modèles et déhiérarchiser les pratiques. La plupart des études en sexo sont cisnormatives et hétéro-normées, avec un script sexuel hiérarchisant les pratiques et/ou la prise en charge sexo : il faut pouvoir orgasmer par la pénétration, et c'est un problème si l'on n'y parvient pas, etc. Or il y a des personnes pour qui ce n'est pas un enjeu, ni ce qui leur donne du plaisir. Maintenant, il y a des formations qui visent à avoir une approche féministe en sexologie. À Lausanne, on est vraiment bien desservi.e.x.s, je pense qu'on est un lieu de réflexions féministes aussi autour de la sexologie. Cela dit, de manière globale, la sexologie est en train de repenser la sexualité non pas autour de ce qui serait normal, au nom d'une norme morale, mais en remettant le consentement au centre : du moment que l'acte est consenti de manière libre et éclairée entre adultes, ça ne devrait pas être considéré comme des « paraphilies ». Car actuellement, être fétichiste du pied, par exemple, c'est une paraphilie, ça veut littéralement dire que tu aimes quelque chose qui est à côté, comme s'il y avait une *normophilie*, où il faut aimer le génital. Alors que notre corps entier peut être sexuel, sensuel, et amener du plaisir ! Je suis pour rouvrir cette sensorialité, ramener du sensoriel plus que du génital. Car il n'y a pas que la sexualité génitale dans la sexualité !

J'aimerais aussi qu'on travaille à désidentifier la sexualité des normes de genre, d'orientation, d'identité.

Les personnes avec des pénis peuvent érotiser la pénétration reçue tant en anal que par l'urètre, ou encore par le muffing, qui est une technique où tu vas passer dans le canal inguinal ? pour pénétrer, généralement d'un doigt. L'amplitude de ces sensations n'est pas forcément la même que celle ressentie lors de pénétration vaginale, buccale ou anale, mais ça peut être très agréable. Le corps est tellement diversifié, ce sont d'autres sensations, mais elles sont possibles. Dans nos corps, il y a certes des différences anatomiques, mais elles sont finalement dans l'ensemble qu'un petit pourcentage de notre superficie totale. Par contre, il y a énormément de différences inter-individuelles et de genre en fonction de l'éducation qu'on a reçue, de ce qu'on nous a dit qu'on devrait aimer ou pas, de ce qu'on devrait accepter ou de ce qu'on pouvait stimuler de notre corps, etc. Mais notre corps est un terrain de jeu, essayons d'être curieux.se.x : et si on prenait le corps et qu'on le re-découvrirait ? En s'autorisant à être dans cette exploration ludique, consentie, peut-être maladroite, dans quelque chose de joyeux et pas dans la performance où l'on va se demander tout de suite ce qui va faire orgasmer. Je suis par exemple pour revaloriser l'exploration prostatique, je pense que c'est un enjeu politique. Être pénétré.e.x demande de l'énergie. Je pense que les personnes qui ont reçu une pénétration anale, urétrale ou buccale vont voir complètement différemment leur rapport à leur acte de pénétration sur autrui, et que cela favorise une forme d'empathie et de compréhension. Car sinon il y a souvent un gap ! Et ça je le vois d'autant plus dans la question du sexe anal avec des couples cishétéros où des hommes estiment normal de demander à pratiquer la sodomie, mais qui sont interloqués quand je leur demande : « Sur vous ou sur elle ? », et qui répondent : « Ah ben sur elle ! Non, chez moi, c'est pas une zone où je vais », voire : « J'aurais peur que quelque chose se casse ». Peut-être peuvent-ils mieux comprendre qu'elle n'en ait pas envie non plus.

Mis à part ça, en termes d'hygiène aussi, les conséquences du fait de ne pas s'être lavé les mains ou d'avoir le sexe « sale » ne sont pas les mêmes dans les couples cishétéros : concernant les mycoses ou infections urinaires, chez les corps mâles, l'urètre étant quand même plus longue et la muqueuse étant moins humide, les risques sont plus faibles, alors que les personnes avec des vulves sont plus à risque. On parle de plus en plus de comment bien nettoyer une vulve, mais on ne dit pas aux cismecs comment bien nettoyer leur pénis. Or il y aurait besoin de plus d'éducation là-dessus (on décalotte svp) !

Pour finir, je pense que le consentement reste un grand enjeu dans la sexualité en tant que femmes*, car en plus des conséquences inégales sur la santé sexuelle dont on vient de parler, il y a un double standard en sexualité : pour les hommes, c'est valorisant socialement d'avoir du sexe et, pour les femmes*, c'est dévalorisant. Pas dans tous les milieux, mais en général, dire oui à un rapport sexuel n'a pas les mêmes conséquences sur notre image sociale en fonction de notre genre. Donc ces questions de consentement, ce n'est pas juste « est-ce que je suis ouvert.e.x ou pas » : il y a une position individuelle, et il y a après les conséquences sociales.

**Propos recueillis par
Suzanne Badan
Photographie : Marie Brocher**

- 1 Cette expérience a été menée par le psychologue américain Harry Harlow en 1958. Bien qu'elle soit un des fondements de la théorie de l'attachement, cette étude profondément cruelle et spéciste est aussi un exemple des dérives des recherches faites dans le milieu de la psychologie au XXe siècle.
- 2 Un canal d'environ 4 cm situé au niveau de l'abdomen, entre l'aîne et l'entrejambe.

BATTRE LE FER TANT QU'IL EST CHAUD

C'est dans sa forge au cœur de Chexbres que nous rencontrons Bertille Laguet, propriétaire du lieu depuis 2020. Les portes sont ouvertes et elle nous demande si elle peut terminer de forger une pièce, pour pouvoir éteindre son feu avant de commencer l'interview. Fascinées par la magie du lieu et par cet art, nous observons attentivement une tige de métal rougir, devenir malléable et se transformer peu à peu en pièce unique. Bertille a commencé son parcours par une formation de mécanicienne puis s'est tournée vers les Arts appliqués. Elle a fait ensuite l'ECAL à Renens puis a ouvert un studio de design avec son ex-compagnon. Alors qu'elle cherche à apprendre à travailler le cuir dans la région de Chexbres, son chemin croise par hasard celui de La Forge. Fascinée par ce lieu, elle demande à observer, puis essayer et finit par venir toutes les semaines. Elle se forme ainsi et reprend la location du lieu en 2020, en conservant son activité de designer-artiste indépendante en parallèle. Devenue entrepreneuse et artisane, sa pratique est variée et oscille entre travail artistique (balcons, barrières), outillage et occasionnellement restauration d'objets anciens.

Qu'est-ce que la chaleur t'évoque en lien avec ton métier ?

Ça peut être assez paradoxal parce que je pense que la majorité des gens imaginent que je vais répondre: le feu. Mais en fait non, je décrirais plutôt ma relation au métal. Il y a un truc pour moi qui est ultra chaleureux dans l'échange avec la matière, dans le sens où c'est une matière qui est vraiment vivante. Pour moi, c'est à l'opposé de quelqu'un-e-x qui travaillerait le bois: dans ce cas-là, on enlève de la matière qui ensuite disparaît pour toujours. Le métal c'est vraiment la transformation: toute la matière reste mais elle prend juste une forme différente. C'est un dialogue entre moi et la matière. Et là il y a, je ne sais pas, «complicité» c'est peut-être un peu fort, mais la relation au métal a pour moi un truc qui est très chaleureux. Il y a vraiment une interaction, qui peut aussi parfois être conflictuelle, avec mes pièces (rires). Mais oui, je trouve qu'il y a un attachement, je relie la chaleur à «chaleureux» parce

que je mets une grande partie de moi dans mon travail, donc il y a cette relation assez forte quand même, comme avec une personne ou un personnage. La chaleur est liée au ressenti, autant en rapport avec la pièce qu'avec le chaud (rires). Le feu est à 2'000 °C au centre et on travaille les pièces plutôt à 1'200°C, donc très concrètement la chaleur elle est là, mais ce n'est pas forcément la première chose qui me vient à l'esprit.

Donc en fait c'est la chaleur qui médie ton rapport au métal et qui crée la connexion entre vous ?

Oui complètement, et il y a un deuxième aspect, c'est que la chaleur donne la couleur au métal et devient mon thermomètre: c'est vraiment grâce à ça que je sais, ou presque que je «sens», que c'est le bon moment pour travailler ma pièce. La température m'indique la force avec laquelle je dois taper: plus c'est rouge, plus c'est froid et plus il faudra taper fort. Bon, ça c'est la théorie mais dans la pratique ça ne se passe pas vraiment comme ça. Ça se fait vraiment au feeling quoi: c'est comme la force que tu mets dans ton bras, c'est très difficilement descriptible. Tu dois vraiment juste essayer pour apprendre, tu n'as pas beaucoup d'autres indices en fait.

Est-ce que tu vois un lien entre les questions et luttes féministes et ton métier ?

J'ai une approche un peu particulière dans mon rapport au féminisme, j'ai rarement considéré le genre. Pour moi, c'est assez dur de genrer les gens. Du coup, c'est une question qui me met un peu en porte-à-faux. Dans un monde idéal, je crois que j'aurais envie que le genre soit fortement déconstruit. Pour moi, mon genre n'a jamais été une barrière – «est-ce que je vais pouvoir?» «Comment ça va se passer?» En fait, j'ai envie de faire quelque chose donc je le fais. Mais j'ai aussi eu la chance de grandir dans une famille où la question du genre était très vite évincée. Pour moi, c'est souvent difficile de répondre «en tant que femme dans un milieu d'hommes», alors que j'ai juste choisi un métier que j'avais envie de faire.



Après, certaines expériences récentes m'ont montré qu'il y a encore pas mal de chemin à faire pour être juste considérée. Par exemple, j'avais rendez-vous dans un caveau de vigneron pour prendre des mesures: j'ai fini par être entourée de cinq hommes qui m'ont pris mes outils des mains et fait les mesures à ma place en m'expliquant mon métier. J'ai décidé de ne pas m'énerver, j'ai récupéré mes outils et dit à l'assemblée en partant: «Merci, je crois que j'ai vu tout ce que j'avais à voir». Il y a aussi cette phrase qu'un employé d'Orlatti m'a sortie pendant un rendez-vous: «Je devrais venir voir quand vous allez faire les pièces, ça doit être un sacré spectacle». Lors de ma participation à divers prix, on m'a souvent mise dans des catégories pour les femmes* et ça m'a toujours horripilée. Si je reçois un prix, c'est pour mon mérite ou mon travail mais pas pour le fait que «en tant que femme j'suis quand même bien méritante!» (rires).

Est-ce que tu as participé à des concours qui étaient mixtes ?

Oui, par exemple lors d'un concours général sur la Riviera, Promov, mais on m'a sous-catégorisée «femmes entrepreneures». J'ai pas fait le choix – autrement je ne me serai pas inscrite (rires). Malgré ce genre d'expériences, je suis contente qu'on soit plusieurs forgeronnes en Suisse même si ce métier est dit «d'hommes». Et surtout j'ai conscience que c'est très important de nous rendre visible, notamment pour les générations futures. C'est un métier qui vient de passer au patrimoine immatériel du canton de Vaud, c'est assez conséquent comme évolution. Ça veut dire que le canton a la volonté de continuer à transmettre ce savoir-faire, et moi j'ai envie qu'il soit transmis aux femmes*.

En 1600, par exemple, c'était quasiment que des femmes* qui forgeaient en Suède. C'est des histoires qu'on a bien voulu éradi-

quer. J'espère pouvoir obtenir une bourse du patrimoine immatériel pour faire des recherches justement sur la place des forgeronnes, dans le canton de Vaud, s'il y en a eu! Peut-être que l'histoire les a complètement éradiquées, ou peut-être qu'on arrive à retrouver des traces. Donc pour moi, le lien entre le féminisme et mon métier c'est plus une question de transmission nécessaire aux femmes* par des femmes*.

Est-ce qu'il y a quelque chose pour lequel tu te bats ?

Je ne me considère pas comme «féministe» dans le sens où je ne suis pas militante, mais j'ai l'impression qu'au quotidien j'ai quand même beaucoup de questionnements autour de ça, en tant que femme* mais aussi par rapport au rôle que t'as en tant que femme*, pour moi c'est pas ultra clair. Aussi au niveau de la sincérité de ce qu'il se passe, de l'égalité, de l'intrusion

de personnes masculines dans cette lutte. Enfin, je sais pas, il y a plein de questions qui sont encore très difficiles et très floues. Donc ça m'intéresse d'avoir aussi des lectures, d'entendre les positionnements d'autres personnes... Je ne sais pas exactement quels sont les enjeux précis où je pourrais me dire «je suis tellement là-dedans!». Actuellement je crois que je suis plus engagée pour la déconstruction du genre.

Pour moi c'est important que ça bouge. J'ai l'impression d'être active dans mon quotidien, en faisant le métier que je fais, en communiquant dessus. J'essaie d'être vraiment visible, de recevoir des classes, d'ouvrir la porte de l'atelier quand il y a des enfants qui passent (rires). Je ne sais pas à quel point je devrais aller plus loin: c'est quelque chose qui reste pour l'instant ancré dans mes activités. Je donne des cours de danse qui sont non-genrés, qui se battent contre la vision de la danse de couple «un homme une femme*», quelqu'un-e-x qui dirige, l'autre qui suit... Donc voilà, j'agis au travers de petites actions.

Propos recueillis par Mathilde Fragnière et Sandra Jamet
Photographie: Sandra Jamet

1 Il n'existe plus de CFC de forgeron-ne-x dans le canton de Vaud depuis 2011: Bertille mentionne cependant que l'on peut faire construction métallique, option «forge». De plus, la récente entrée de la forge dans le patrimoine immatériel vaudois est porteur d'espoir pour la transmission de cet art, au travers de bourses octroyées à ceux qui souhaitent apprendre.

BÉTON ARMÉ

Franziska Meinherz m'accueille dans le salon lumineux de sa colocation avec des slogans plein les murs. On s'y sent bien. Franziska me parle de son métier, chercheuse en science sociale, et en particulier de sa thèse sur la mobilité dans les villes suisses. La question qui l'anime est la suivante: pourquoi les citoyen-e-x qui ont toutes les options à disposition utilisent quand même leur voiture? Franziska a ainsi mené des entretiens avec plusieurs profils d'automobilistes afin de mieux comprendre leurs motivations. En parallèle de cette activité qui force l'empathie et une réflexion approfondie sur des questions de justice sociale, Franziska est militante écologiste. C'est de ses recherches et de son engagement dont Franziska témoigne dans cet entretien qui aborde le lien entre justice sociale, automobilité et luttes climatiques.

Quel lien vois-tu entre ton sujet de recherche et ton militantisme?

Dans le militantisme, on a une idée et on réfléchit à comment on veut que les choses soient. On est dans une volonté de mobiliser une masse critique suffisante pour imposer sa vision du monde. En gauche radicale, on a une vision très large, qui va très loin, mais qui est aussi éloignée du quotidien. La recherche va dans le détail de tous les jours et m'inspire pour trouver des directions pour aller là où on veut aller. Vu que je suis aussi engagé-e dans les milieux militants, ça me permet d'apporter des perspectives à ces milieux qui peuvent être bénéfiques. La recherche sociologique a une approche profondément empathique et non-jugeante: oui, mon point de départ, c'est que j'estime que la voiture c'est un problème. Mais après, je viens sans cette volonté de changer quoi que ce soit et avec ma posture de chercheur-euse-x et je cherche à comprendre: pourquoi tu fais ça, qu'est-ce qui te motive, qu'est-ce que ça te donne, quelle est ton expérience? Et même quand tu as des gens qui te racontent adorer leur voiture, conduire vite, avoir un bon moteur. C'est vraiment le profil où, en tant que militante, tu te dis:

c'est plus possible. Mais tu as cette personne devant toi, et tu reçois cette joie très sincère. Et tu réalises que toi aussi tu as des loisirs qui te remplissent profondément de joie. Ce n'est pas que ça me change dans mon idée, mais ça me permet de parler différemment aux gens. Ceci dit, c'est un profil largement minoritaire: la plupart des personnes qui utilisent la voiture, ce sont en fait des mères débordées qui ont juste des trajets trop complexes en raison des gosses, et des activités extra-scolaires, peut-être leur maman quelque part qu'il faut soigner, faire les courses, aller au travail, et c'est juste pas gérable: elles ont des choses à porter, les enfants avec elles, et après elles sont juste coincées dans les embouteillages. Et c'est vraiment une souffrance, tu as cette voiture qui est à la fois une obligation et une souffrance. L'autre raison pour laquelle j'adore la mobilité comme sujet de recherche, c'est que ça intéresse tout le monde. Tout le monde a un avis. Je peux me pointer dans n'importe quel bar de Lausanne, on me pose la question qu'est-ce que tu fais, et immédiatement tout le monde a un avis [rires.] Moi j'adore.

Est-ce que tu verrais des choses dans ton métier que tu aimerais améliorer d'un point de vue féministe*?

Oui. [Rires.] Il y a une recherche féministe sur la mobilité qui existe, avec des personnes géniales qui sont actives dedans, et qui sont marginalisées dans la recherche sur la mobilité en sciences sociales. À chaque fois que je dis avoir un regard féministe* sur la mobilité, les gens disent: quelle brillante idée! Oui, elle existe seulement depuis les années 1970. [Rires.] Je fais partie de ce courant, mais je ne l'ai pas du tout inventé. Il faudrait qu'on en fasse une partie intégrale des curriculum. La mobilité, comme sujet de recherche, et comme toute la recherche, est dominée par le regard cis masculin blanc, qui est tellement prédominant. La perspective sur la voiture comme objet de luxe est une perspective masculine. Dans la perspective féminine – je dis féminine parce que c'est souvent

dans les rapports de genre hétérosexistes – la voiture est une nécessité. Si on ne l'a pas, on est complètement exclue de la vie sociale, professionnelle, etc. et si on l'a, c'est parce qu'on ne peut pas faire autrement. C'est donc des perspectives complètement différentes qui nécessitent des politiques complètement différentes. Par exemple, je suis opposée aux augmentations de coûts d'exploitation des voitures sans politiques d'accompagnement qui rendent la mobilité tout de même accessible pour les personnes qui gagnent moins, ont des taux d'emplois moindres. Sinon, lorsqu'on fait l'addition, les femmes* prennent la décision de rester à la maison parce qu'entre les coûts des

transports et de la crèche, tout le salaire y passe! Le regard féministe* sur la mobilité est essentiel, sinon on reproduit les inégalités de genre. Beaucoup de recherches qui se font en mobilité posent la question de comment convaincre des gens de renoncer au symbole de plaisir et de statut qu'est la voiture, donc comment convaincre des hommes cis hétéro blancs, classe moyenne... C'est pas du tout la même problématique. En ce moment, je fais de la recherche dans le monde politique, et je ne parle qu'avec des mecs! Là, j'étais à Lisbonne et j'ai eu un entretien avec les responsables mobilité de la ville de Lisbonne, c'était quatre femmes et je me suis dit que je pouvais mourir en paix. C'est



inhabituel: la plupart du temps, c'est des boys club pas possible. Et la dernière chose, c'est le milieu de la recherche. Quand tu bosses sur la mobilité, le milieu est envahi par les mecs, car à nouveau, c'est tellement un sujet masculin! Ça vient de toute la tradition d'ingénierie civile, qui fait les infrastructures. En plus, la sociologie de la mobilité est un domaine qui n'est pas très inclusif. Elle pose la question du lien entre la destruction environnementale et les structures sociétales, en critiquant le capitalisme. Tout ceci est une critique de la modernité, mais la modernité ne bénéficie que l'homme cis blanc classe moyenne. Et donc c'est une critique d'homme cis blanc classe moyenne de leur propre impact sur le monde. Super, mais en fait, il y a pas que vous! Et ce système que vous décrivez ne bénéficie qu'à une minorité. Cette grande modernité qu'il faut démanteler, c'est bien de la merde pour la plupart des gens!

Qu'est-ce que t'évoque la chaleur?

Je crois que j'ai deux sens complètement différents. Le premier, c'est évidemment le réchauffement climatique, qui est le cœur de mon engagement à la fois militant et professionnel. La lutte écologiste est au centre de mes inquiétudes et de mes activités. C'est peut-être le fait d'avoir grandi aux Grisons, de faire énormément de montagne encore maintenant, qui fait que ce n'est pas du tout abstrait pour moi. Je vois vraiment les montagnes s'effondrer, il y a des randonnées et des glaciers que j'ai connus qui n'existent plus, alors que je ne suis pas vieille, j'ai 32 ans. Dans une vie très courte, il y a des changements très profonds directement liés au réchauffement climatique, et moi ça m'angoisse beaucoup, je ne le cache pas du tout. C'est aussi la raison pour laquelle j'ai opté plutôt pour les luttes écologistes que féministes. Je ne hiérarchiserais pas ces luttes par rapport à leur importance, mais disons que le sexisme, on a toujours vécu avec, ça a toujours été grave, mais il n'y a pas cette notion de tipping point.¹ Alors que l'écologie, s'il n'y a rien qui se passe maintenant, la lutte va

devenir mille fois plus compliquée. Si l'on considère certaines législations [p.ex. contre l'avortement] aux États-Unis, on peut se dire maintenant, ça va ruiner des vies, c'est grave, mais c'est plus facile à changer que tout un glacier antarctique qui s'effondre. J'arrive mieux à m'imaginer une réversibilité des législations que des changements climatiques. M'engager dans l'écologie me permet de gérer mon angoisse.

L'autre point est la chaleur humaine. Dans le militantisme, en tout cas en Suisse, entre les différents mouvements écologistes, on n'est pas du tout d'accord. Par exemple, Extinction Rebellion, je ne suis d'accord ni avec leurs discours ni avec leurs stratégies, Renovate Switzerland, pareil. Mais tout ce qu'on peut faire, c'est bien: tant que c'est pas discriminatoire ou oppressant, vas-y. C'est des mouvements qui veulent être inclusifs, qui font des erreurs mais qui apprennent, et je trouve ça bien, même si je ne suis pas d'accord stratégiquement. Il y a cette entente: on a des désaccords stratégiques mais on partage cette idée de solidarité internationaliste et intersectionnelle. Dans la recherche aussi, la mobilité est un sujet où cette chaleur humaine se cristallise. Les gens ne sont pas stupide-x-s: tout le monde sait bien que rouler en voiture est mauvais pour le climat, qu'elle soit électrique ne change pas grand chose. La mobilité touche notre quotidien, on a envie qu'il soit facile, agréable et nous procure du plaisir. La voiture n'est plus tellement agréable, ce n'est plus aussi facile suite aux politiques anti-voitures. On est dans un point de rupture qui touche tout le monde au cœur de sa vie. Il faut sortir de cette idée que les automobilistes dans leur voiture sont le problème. Il s'agit de comprendre comment la personne pourrait être heureuse sans voiture, ou parce qu'elle n'est plus dans sa voiture, comme les mères très stressées. C'est aussi ma mission. Tout ce discours de dissuader les gens des comportements écocidaire est un discours qui ne se concentre que sur les privilèges. C'est important: il y a des mobilités privilégiées qu'il faut abolir, mais il

existe aussi beaucoup de personnes qui feraient autrement si on leur proposait des solutions viables.

Il y a également un acteur essentiel qui est l'industrie automobile. Moi aussi, si j'ai le choix entre laisser mon enfant aller à pied à l'école et traverser des routes avec des immenses SUV² depuis lesquels on ne peut pas voir les gosses, ou amener mon gosse à l'école dans un SUV, je choisis la deuxième option! Je ne vais pas tellement culpabiliser les parents qui font ça. Si il y a tellement de SUV, c'est qu'on importe presque uniquement ça en Suisse. Si l'industrie le fait, c'est que les marges de profit sont plus importantes sur ce type de voiture. C'est des logiques très capitalistes. Le point de départ de l'automobilité, c'est des intérêts économiques. Si nous habitons de plus en plus loin de notre lieu de travail, c'est parce que des localités intégrales ont été construites autour de la logique de l'automobilité, qui alimente aussi l'industrie du ciment, entraîne des revenus communaux par la taxation des routes, etc. C'est un système économique qui se cache derrière la voiture. Si on veut le changer, il faut mettre la même détermination dans les alternatives! Ce n'est pas en dessinant deux mètres de pistes cyclables par ci et mettre deux arrêts de bus supplémentaires par là qu'on va changer ça. Il faut radicalement changer toute la logique!

**Propos recueillis par
Valentine Bovey
Photographie: Al S. Gutierrez**

1 Les tipping points (littéralement, points de bascules) sont, en écologie, des seuils critiques dont le franchissement entraîne des changements de grande ampleur dans les systèmes écologiques, a priori irréversibles.

2 Les SUV (sport utility vehicle) sont des modèles de voiture qui combinent un aspect utilitaire avec une dimension de loisir, se distinguent par une carrosserie surélevée et imposante, et sont la deuxième source de croissance des émissions de CO₂ après l'aviation et l'industrie lourde.



PROBLÉMATISER L'ANTHROPOCÈNE

Alors qu'on entend de plus en plus fréquemment parler d'Anthropocène, le terme est souvent utilisé comme un raccourci réducteur de relations complexes entre différent·e·x·s acteur·ice·x·s de la crise écologique. Comment déconstruire cette notion pour découvrir et nourrir des imaginaires plus révolutionnaires du futur ?

Après douze mille années en Holocène, une période interglaciaire dont le climat stable a permis le développement de civilisations humaines, nous entrons dans une nouvelle ère appelée Anthropocène. Ce qui caractérise cette dernière, c'est la présence de l'humain – *anthropos* – devenu puissance géologique au point d'altérer non seulement le climat, mais l'intégralité de la biosphère. Pour calculer l'impact de notre espèce sur la Terre, des chercheur·euse·x·s ont imaginé en 2009 le concept de limites planétaires: il s'agit de neuf limites¹ que l'humanité ne doit pas franchir si elle veut continuer de vivre durablement dans un environnement stable, propice au développement de notre espèce. Si ces limites sont dépassées, on basculera dans un nouvel état du système Terre, dont on ne connaît pas les comportements. On peut néanmoins estimer qu'un environnement planétaire instable ne sera pas aussi favorable au développement de la vie comme elle a existé ces derniers siècles. À l'heure actuelle, on estime avoir franchi six limites sur neuf, à savoir le changement climatique, l'érosion de la biodiversité, l'exploitation trop intensive des sols, la perturbation des cycles biochimiques de plusieurs gaz et, finalement, la pollution chimique. Dans ces domaines, les comportements humains ont déréglé les processus de la biosphère de manière irréversible – à échelle humaine – et on ne peut plus prévoir ses réactions futures. On entre donc dans l'ère dite Anthropocène.

On pourrait penser qu'il est facile d'appréhender ces faits, car ils sont scientifiques: pourtant, l'Anthropocène, aussi intimement liée aux sciences du climat qu'elle soit, est un concept qu'il convient d'appréhender philosophiquement pour saisir sa complexité. L'étymologie de ce terme est centrale: pourquoi parle-t-on d'*anthropos*? Est-ce que tou·te·x·s les humain·e·x·s sont responsables de manière équivalente du dépassement des limites

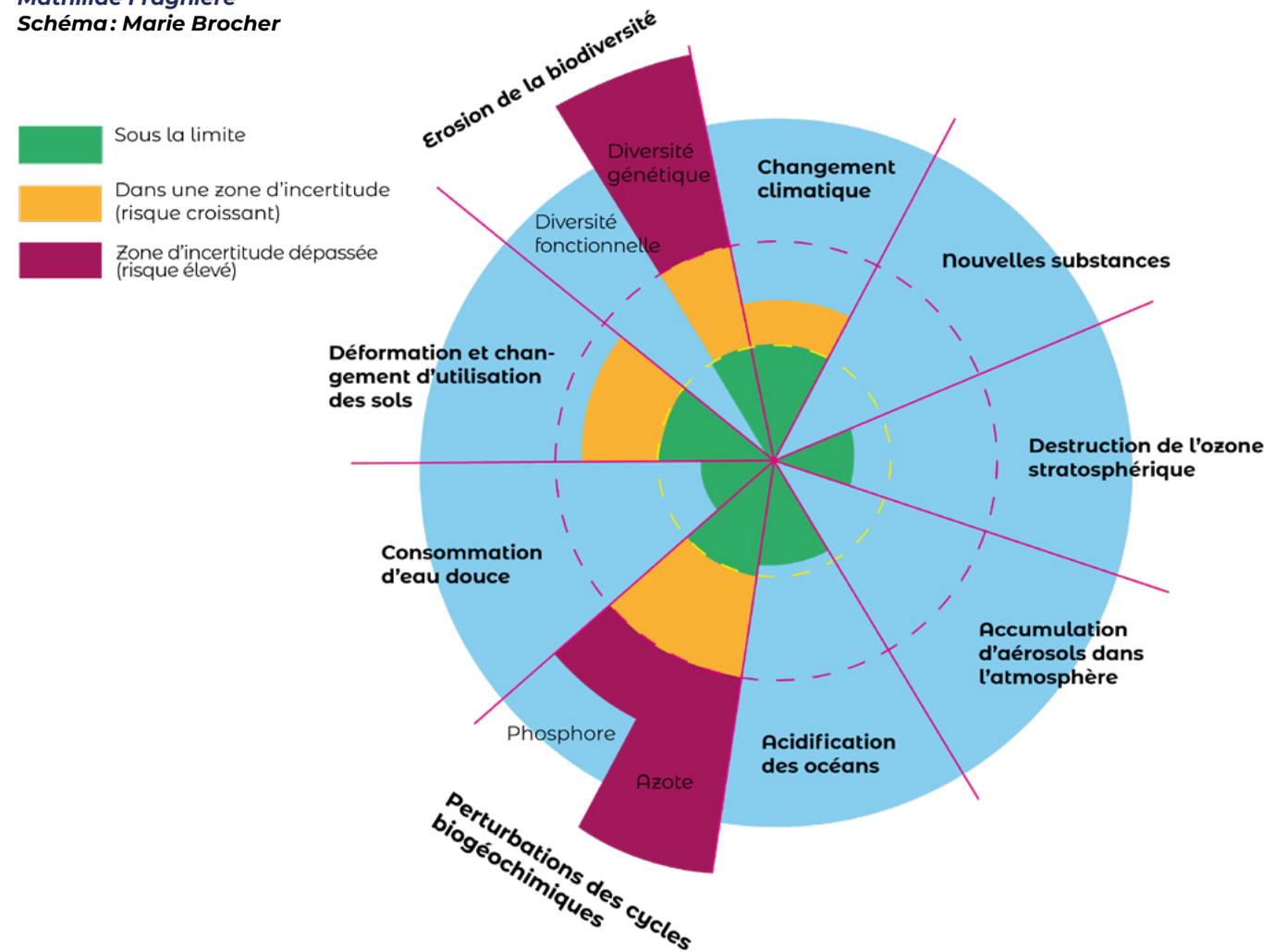
planétaires? Cette première problématique relève du caractère hautement ethnocentré du discours environnemental dominant et sa fâcheuse tendance à invisibiliser les rapports de pouvoir qui traversent l'urgence écologique, tant dans ses causes que ses conséquences. Dans notre monde pétri d'inégalités, c'est en effet ceux qui ont le moins participé à la destruction écologique qui subissent en premier, et avec le plus de violence, les effets de cette dégradation. Afin de rendre compte de cette injustice, des terminologies alternatives peuvent être utilisées, comme Capitalocène (c'est le capitalisme qui, à partir de la révolution industrielle, entraîne la destruction écologique) ou Plantaniocène (le capitalisme débute, non pas avec la révolution industrielle, mais avec la colonisation et l'exploitation de peuples indigènes par l'Occident). Ces diverses appellations mettent en lumière la difficulté à penser la temporalité de l'Anthropocène, de lui trouver un début et d'imaginer la suite.

De plus, penser l'Anthropocène, c'est, d'une part, être ramené·e·x·s à notre interdépendance avec le reste de la biosphère et à notre condition animale, donc subir les effets du dérèglement de la planète au même titre que les autres organismes qui la peuplent. D'autre part, c'est aussi assumer notre responsabilité dans cet état de fait et reconnaître le désir de puissance illimitée qui nous a mené·e·x·s ici mais qui nous échappe à présent. On fait donc face à une contradiction, qui oppose une conception biocentrée de l'humain comme partie de la biosphère, animal parmi les animaux, et une conception moderne de l'humanité en dehors de son environnement, ce dernier faisant office de toile de fond et fournissant les ressources au développement des technologies humaines. Pour penser l'Anthropocène, il faut faire cohabiter ces deux récits: ne pas céder à l'impuissance, mais renoncer à la quête de toute puissance, et retrouver de l'agentivité en repensant nos systèmes et nos façons de faire société.

Cela passe par les mouvements sociaux et le militantisme bien sûr, mais aussi par une refonte de nos imaginaires du présent et du futur. La fiction spéculative regorge déjà de dystopies et récits de catastrophes qui, malgré leur caractère cathartique et leur pouvoir allégorique, répètent souvent des schémas usants et des omissions lourdes de sens. Fredric Jameson a dit un jour qu'il était plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme, suivi de près par Claire Colebrook qui surenchérit que même quand les auteur·rice·x·s parviennent à s'extraire de l'imaginaire capitaliste, les «fantasmes structurant du genre» peinent à être évincés: c'est aussi vrai pour d'autres systèmes d'oppression. Au lieu de répéter des narrations fatiguées et fatigantes, qui se construisent toujours autour de motifs comme la prédominance de la famille nucléaire, la compétition pour les ressources et la survie des plus

fort·e·x·s (comprendre: des valide·x·s), la terreur xénophobe des masses et de l'envahisseur·euse·x, etc., peut-on imaginer plutôt des sociétés désirables, basées sur la solidarité, l'entraide et la justice, ou les manières d'y parvenir? Pour Alain Damasio, cultiver des imaginaires révolutionnaires au travers de «trajectoires d'émancipation» permet de créer une «mémoire fictionnelle» chez la·e·lecteur·rice·x ou spectateur·rice·x, et d'influencer durablement ses comportements présents et futurs. Les narrations ont donc des répercussions tangibles sur le réel: la façon dont on pense l'Anthropocène, les récits que l'on se raconte collectivement sur le présent, mais aussi sur le futur, sont déterminants pour façonner l'action. Nourrir des imaginaires qui valorisent ce qu'il y a de meilleur en l'humain permet alors de se battre *pour* des futurs possibles désirables, tout en continuant à se battre *contre* les systèmes oppressifs.

Mathilde Fagnière
Schéma: Marie Brocher



¹ ROCKSTRÖM Johan et al. «Planetary Boundaries: Exploring the Safe Operating Space for Humanity», dans *Ecology and Society*, n°2, vol. 14. 2009. L'illustration est tirée de: STEFFEN Will et al., «Planetary Boundaries: Guiding Human Development on a Changing Planet», dans *Science*, n°6223, vol. 347. 2015.

Quelques recommandations de lecture pour commencer à déconstruire ses représentations du futur
Al S. Gutierrez, *Les Humides*
Antoinettes Rychner, *Après le monde*
Octavia Butler, *La parabole du semeur*
Ursula K. Le Guin, *Les Dépossédés*
Becky Chambers, *Un psaume pour les recyclés sauvages*

POUR FAIRE FLAMBER LA DYSTOPIE

OU QUELQUES NOTES SUR LE SEXY SANS SEXE

TON
HOT
TU LE
VEUX
AVEC
OU SANS
SEXE
?

Hot¹ pour te lire un chapitre de mon livre préféré avant de dormir. Hot pour te faire une confession jamais faite à personne. Hot pour te vernir les ongles en te chantonnant du Rihanna. Hot pour te cuisiner des tartes de saison et embaumer ta maison. Hot pour m'inscrire à des cours de boxe ou de céramique avec toi. Hot pour aller en after avoir des discussions hyper profondes avec des inconnus ivres qu'on reverra jamais. Hot pour choisir ensemble notre constellation perso dans le ciel. Hot pour te serrer fort sans discontinuer tout le long du film. Hot pour apprendre une langue étrangère avec toi. Hot pour faire la course jusqu'au prochain poteau! Hot pour te masser la nuque jusqu'à épuisement des dernières tensions. Hot pour te chuchoter des histoires de lutins fantastiques. Hot pour débattre avec toi contre deux questionnaires triés sur le volet de s'il faut *séparer ou pas l'homme de l'artiste*. Hot pour avoir confiance en toi. Hot pour t'aider à construire ton nouveau lit. Hot pour tu saches quand j'ai pleuré. Hot pour pleurer ensemble. Hot pour qu'on aille se baigner et qu'on fasse un bisou bulleux sous l'eau. Hot pour sentir ma respiration se synchroniser avec la tienne quand je m'allonge sur toi. Hot pour te dire que ton amitié est une des plus belles choses qu'on m'ait jamais donné. Hot pour déclencher des fous rires et avoir la plus longue liste de *private jokes* du monde avec toi. Hot pour t'entendre hurler des slogans en manif' avec moi. Hot pour aller quitter avec toi ce job qui te bousille la santé. Hot pour respecter tes décisions difficiles. Hot pour qu'on emmêle nos jambes pendant qu'on parle de notre enfance. Hot pour te sourire, frontalement, totalement comme si j'allais te manger. Hot pour descendre une bouteille de vin avec toi et finir par chanter n'importe quoi. Hot pour te tatouer un cœur fléché sur le biceps. Hot pour te dire que t'es le podcast le plus divertissant du monde. Hot pour me tenir proche de toi toute la soirée. Hot pour te frôler du bout des doigts et qu'on chair-de-poule ensemble. Hot pour pas trop te dire *je t'aime* parce que c'est un peu *téléphoné* mais de te le faire savoir clairement par tous les moyens. Hot pour faire un feu en forêt ensemble et trouver l'odeur hyper agréable même si on puera dans le bus du retour après. Hot pour te regarder droit dans les yeux le plus longtemps possible. Hot pour revoir ton film préféré trois fois par an toutes les années de la vie. Hot pour te dire que quand t'es pas là le ciel est quand même un petit peu moins ouf. Hot pour te dire la vérité. Hot pour t'enlacer avec intensité en plein soleil, et qu'on fonde ensemble.

Hot pour ne plus penser que ma valeur dépend de si je chope quelqu'unh en soirée ou pas alors qu'en plus c'était pas du tout mon envie ce soir (ou ce mois, ou cette année, ou cette vie) et que j'étais trop ravi de finir ma soirée seulh avec ma série ou en discutant trois plombs avec mes amihs. Hot pour remarquer que ma libido ça pourrait aussi être cette forte énergie créative ou intellectuelle que j'ai parfois, qui me fait rester éveillé pendant la nuit, hyper stimulé par ce que je suis en train de faire. Hot pour dire que la société patriarcale décide de qui peut ou doit avoir une sexualité et comment, et que c'est un problème. Hot pour dire que pas mal de personnes se forcent *un peu* à avoir des rapports sexuels par peur sinon d'avoir l'air chianths — et je parle pas que de *femmes* étant mariées à des *hommes*. Hot pour dire que c'est souvent hyper difficile d'oser dire en société qu'on est ace² surtout si on est pas célibataire parqu'on a peur de foutre la honte à notre partenaire qui *subit*. Hot pour dire que le A de LGBTQIA+ a clairement sa place et qu'il ne devrait plus être matière à débat. Hot pour dire qu'on manque de représentations positives de personnes n'ayant pas de vie sexuelle voire pas de vie romantique dans les productions télévisuelles. Hot pour envoyer de l'amour aux personnes qui adoraient baiser mais qui pour en tout cas un moment n'ont plus envie parce qu'elles ont été abusées. Hot pour trouver la sexualité à la fois hyper compliquée et hyper simple. Hot pour dire que *sex work is work* mais que c'est aussi beaucoup de psy work et qu'on remercie les TDS en fait. Hot pour dire que parler d'absence ou de présence de libido juste en fonction de si j'ai envie de sexe ou pas me semble de plus en plus insignifiant. Hot pour dire que l'(a)sexualité fluctue chez plein de personnes. Hot pour dire que les gens qui ne font pas de sexe ne sont pas boring. Hot pour dire que le sexe c'est très sexy, mais que pas de sexe aussi!

Al S. Gutierrez

Image: Al S. Gutierrez

¹ mot anglais qui signifie «chaud», utilisé pour décrire quelqu'unh ou quelque chose de sexy, de motivé, d'excité, souvent avec une connotation sexuelle

² personne assexuelle

ASTRO THERMOMÈTRE LES SIGNES SOUS CANICULE

BÉLIER

Lae Bélier a sous-loué son appart pour l'été pour vraiment être sûr-e-x de passer sa vie dehors et pour s'adonner à ses passe-temps préférés. Affublé-e-x d'un micro-short, d'une chemise noire du *meilleur goût* avec des flammes, entrouverte, casquette à paillettes et bière tiède en main, iel quitte de temps en temps la partie de *Mexikaner pong* (c'est un beer-pong mais vodka-tabasco svp) pour aller faire des tours à moto parce que c'est trop stylé.

TAUREAU

Lae Taureau est un être très adaptable pour autant qu'on ne se prenne pas 15° en un jour, ce qui est embêtant en cas de canicule. Iel en profite pour s'établir dans sa véranda, entouré-e-x de ventilateurs, complètement nu-e-x – les vêtements ça colle, les étiquettes ça gratte. Les pieds dans une bassine d'eau régulièrement approvisionnée en glaçons, iel tente de motiver ses plans culs à lae rejoindre dans sa *comfy place*. Souffre un peu, *thankful for the ice cream though*.

GÉMEAUX

Après s'être fait-e-x embarquer dans la partie de Mexikaner-pong, avoir échappé de justesse à un *trip* au LSD et fait une halte gourmande dans la véranda de lae Taureau, iel décide d'ouvrir un compte Instagram spécial canicule pour répertorier les meilleurs plans de tou-te-x-s ses pote-x-s, par exemple le Spritz le moins cher pour lae Capricorne économe. Entre deux publications, iel *gossip* sur les soirées BDSM organisée par lae Scorpion.

CANCER

Marchant d'un pas flâneur, se découplant à contre-jour de la pleine lune? C'est bien notre Cancer en train d'écouter *Summertime Sadness* en rêvant, ou heureux-se-x d'avoir ENFIN pu sortir de chez ellui, car la chaleur reclut ce crabe au fond de sa grotte avec pour seule compagnie sa bonne grosse mauvaise humeur! Iel remplace son activité phare de la journée (faire la crêpe sur le carrelage de la cuisine) par un bain de minuit avec saon partenaire.

LION

La planète Terre est-elle illuminée par un deuxième soleil? Non, c'est simplement lae Lion qui éblouit les plages et les terrasses en bikini-flammes, mystérieusement toujours plus bronzé-e-x que tout le monde! Il en faudra plus que juste une canicule pour l'empêcher de profiter de SA saison: iel a trouvé-e-x le style parfait pour faire craquer les autres participant-e-x-s de *Too Hot to Handle* version Riviera, en attendant l'élection de roi/reine du camping.

VIERGE

Lae Vierge s'arrange pour être parfaitement fringué-e-x et maquillé-e-x. D'ailleurs, iel a toujours un spray brumisateur ou de la crème solaire sous la main pour ses proches étourdi-e-x-s dans le besoin. Ayant anticipé la difficulté à travailler dans le chaud, lae Vierge commence sa journée à 4h du matin, quitte à y laisser sa santé mentale, mais peut maintenant passer les heures les plus chaude-x-s de sa journée dans les salles climatisées d'un musée de son choix.

BALANCE

Dans l'indécision la plus totale sur toute sa vie et tout le temps, la canicule réussit peu à lae Balance: iel a trop hésité entre deux boissons et finit malencontreusement déshydraté-e-x, puis se retrouve coincé-e-x dans un débat malgré sa volonté d'apaiser les esprits échauffés. *Cool* en toutes circonstances, iel rentre chez ellui pour méditer sur les confrontations de la journée. Sera évidemment au même endroit le lendemain pour vous faire part de ses réflexions.

SCORPION

Soûlé-e-x de ne pas pouvoir s'habiller de noir dehors, lae Scorpion se terre, en attendant des jours plus doux, dans sa cave qu'iel a eu le temps d'aménager. Dominatrix à mi-temps, iel prend un malin plaisir à voir les autres signes subir les vagues de chaleur. Transformant son anxiété en art, iel organise des expos de nuit, pour recharger son énergie la journée. Invite ses rares ami-e-x-s à participer à des rituels pour invoquer une météo plus clémente.

SAGITTAIRE

Lae Sagittaire en profite pour prendre un carton de LSD au crépuscule, appréciant les couleurs du couchant pour démolir son ego et se relier au monde. Le lendemain, raconte à toute personne qu'iel croise les révélations qui l'ont traversé-e-x et organise spontanément un cercle de parole où iel dira très sérieusement: «J'étais un caillou, j'étais en cohésion avec l'univers entier dans un orgasme perpétuel, je te jure le règne minéral c'est incroyable.»

CAPRICORNE

Très organisé-e-x, lae Capricorne a stratégiquement loué six mois en avance un chalet au-dessus de 2000m pour pouvoir profiter de la canicule sans cuire. Dans son *home office* dernier cri, pas question de laisser ses ambitions fondre comme de la glace et ses devoirs s'évaporer au soleil. Au moins, lae Capricorne, tenace et déterminé-e-x, ne passera pas l'été à se plaindre de la chaleur comme une bonne partie du Zodiaque, et on lae remercie pour ça!

VERSEAU

Politisé-e-x mais pas fataliste, lae Verseau a passé le début de la canicule à partager les rapports du GIEC, des graphismes alarmants et à culpabiliser tout le monde d'être en train de boire des Spritz en terrasse alors que c'est la fin du monde. Iel refroidit tou-te-x-s ses prétendant-e-x-s pour mettre à profit la crise en cours en organisant une ZAD flottante afin de sauver la biodiversité dans le Léman – mais ne se balade pas sans son ventilateur connecté.

POISSONS

Tellement touché-e-x par le réchauffement climatique, lae Poisson se laisse dessécher au soleil jusqu'à ce que les vagues l'atteignent. Passe son temps à rêvasser de l'hiver, de l'océan ou du lac, et en discutant avec lae Vierge, réalise tardivement qu'iel a, en fait, le pire coup de soleil de sa vie. Trouve des solutions créatives et mystiques face à la chaleur en se tirant le tarot et en rechargeant ses cristaux à la lumière de la lune dès qu'iel le peut.

**Sandra Jamet, Mathilde Fragnière,
Valentine Bovey et Al S. Gutierrez pour le GT Astro
Image: Al S. Gutierrez**

VENGEANCE

Avertissement

Ce texte est une œuvre de fiction qui vise à représenter la violence d'une femme envers un homme afin de contrer la représentation inverse dominante. Toute reconnaissance de faits réels n'est à attribuer qu'à des projections ou de la mauvaise conscience.

La campagne est immobile dans son socle, comme une statue d'étain. Le soleil fait siffler les oiseaux dans l'air immobile mais à part ça, rien ne bouge. L'éclatant azur du ciel semble un trompe-l'œil sur un plafond bombé de cathédrale. Les mains tremblantes et mal assurées, elle avait dû se garer sur le bas-côté. La route parcourue tant de fois à vélo ou à pied, dans l'air terni des dimanches matin, retour de soirée, descente d'acide, lui semble soudain inconnue et menaçante comme un serpent qui dort. Elle cherche machinalement dans la boîte à gants le paquet de cigarettes de secours. De longues clopes à la menthe, elle déteste ça, mais s'en enfle tout de même une entre les lèvres. Il n'y a plus de doute : la masse compacte du ciel blêmit à vue d'œil. Une sorte de trouble nuageux. La statue dégouline de soleil. Faut-il penser à autre chose ? Angela a enfin trouvé le briquet avec des gestes alanguis par la touffeur. Sa robe de coton noir est collée à son dos : elle sue. Éponge malodorante. Sur le volant, elle croit discerner encore la marque blême de ses doigts imprimée sur le plastique. De là où elle est, elle voit toute la petite vallée. Fermes clairsemées, aubépines, sapins, bosquets, ruisseaux qui pissent entre les prés, nuées de vaches immobiles. Le son se propage difficilement, comme dans un cercueil gigantesque au fond de la terre. Seule la chaleur emplit les interstices, entre tous les brins d'herbe, et permet de faire monter sa rumeur. Aucune vacuole dans le tissu serré du monde ne pourrait la rassurer à ce moment. Elle a des sueurs froides. Soudain, au loin, très loin, elle voit un petit point rouge qui file, comme une perle sur un collier. Un éclat doré l'accompagne de temps en temps. Angela allume sa cigarette et tire encore un peu dessus. Elle tousse nuage menthe à l'eau. Le petit tube roulé se consume très lentement. Aucun air ne veut empêcher la sueur de couler. Les fermes et maisons isolées sont obstinément closes. Les jardins même sont vides. Le son qui accompagne le point rouge ne trompe pas : un moteur puissant qui marche chaloupé comme un jaguar. Angela plisse un peu les yeux. Il l'a remarquée, il a rangé son corps fin planté comme une sentinelle

à côté de la voiture usée qu'elle n'utilise pas souvent – vert bouteille empoussiérée. L'homme conduit une décapotable rouge. Il porte des lunettes de soleil et un simple t-shirt blanc. Il est jeune. Il a l'air un peu narquois. Angela met plusieurs secondes à le reconnaître : *Kevin ?*

Elle laisse en même temps échapper une sorte de rire nerveux, qui coexiste avec ses paroles. Tout lui revient en bouillie : une cave remplie d'instruments, là où le groupe répétait les vendredis : l'odeur de vieux cuir, de redbull et de beuh, qui imprègne tous les tissus suspendus au mur pour étouffer les sons : un baiser visqueux dans une obscurité hésitante, un soir ou un autre, quelques nuits à manger du popcorn en se touchant maladroitement devant un mauvais film, et des remarques à voix basse, « elle porte un soutien-gorge rembourré, c'est de la triche. » *Ça alors Angela. Ça fait un bail.*

L'éclat un peu moqueur de sa voix – mais réel ou non, c'est une question qui lui traverse l'esprit – la fait frissonner mais elle s'arrange pour sourire. Elle raffermir la prise sur la cigarette et en aspire une nouvelle bouffée, comme si elle allait faire pousser des racines sous ses pieds. Une intuition innerve ses mots. De cela tirer quelque chose. *Oui, un bail. Tu deviens quoi ?*

Les deux voitures sont garées tête-bêche, elles concentrent tous les rayons du soleil en une sorte de chaleur boueuse. Elle sent que l'endroit où ses cuisses se touchent devient un peu poisseux. Il appuie son coude à la fenêtre et le moteur ronronne. Il travaille en agence, une banque régionale, directeur de succursale. *Je vis toujours dans la région avec Elsa, tu te souviens d'elle ? C'est ma meuf maintenant. Pourquoi t'es arrêtée là ? T'as un problème avec ta caisse ?* Angela secoue la tête et sent son cœur se calmer doucement. Elle se campe plus fermement sur ses jambes pour laisser passer un peu d'air. Elle se rappelle du goût de sa bave rien qu'en fermant les yeux. Son sexe est sec et clos. *J'ai reçu un appel et je ne voulais pas répondre en conduisant. Tu me connais, première de classe. Je passe voir ma famille, ça fait longtemps, mes études m'accaparent. Lesquelles, d'études ? Ah français et philo, ça ne m'étonne pas, c'est bien ton genre.* Angela hoche la tête doucement quand elle parle, pour combattre une nausée qui fait tourbillonner son estomac comme une girouette. Difficile toujours de savoir d'où exactement vient la nausée, si c'est les œufs de ce matin avalés à la va-vite au-dessus du lavabo de la cuisine, durs et servis avec de la moutarde, si c'est la clope sur laquelle elle tire des

#1

taffes comme s'il s'agissait de survie, si c'est le début des règles, ou l'angoisse, tapie dans les vertèbres empilées. *Tant que t'es pas en gender studies ou ce genre de trucs... Ma sœur s'y est mise. Me laisse plus tranquille avec ça.*

C'est étonnant comme les mots s'enfilent dans les esprits des gens. Angela devrait pourtant s'y habituer. Elle voit comment les canons scolaires ont créé un étiquetage automatique dans sa tête, mots-mitraillettes. Il s'est cru en sécurité à dire ça, parce que quand on dit français on pense Verlaine, ou Baudelaire, peut-être Molière ? Les hommes écrivent pour les hommes et les lisent. Et il a entendu philosophie il a pensé Socrate, vieux barbu qui boit sa cigüe par vague esprit de contradiction – mais qu'avaient-ils fait à l'école ? Le suicide, l'absurde, Sisyphe ? De toute façon, Kevin était plus occupé à catapulter des mouches mortes sur ses camarades de classe qu'à écouter la voix rauque de leur enseignante de français. Angela arrive à filtrer son expression in extremis, et s'arrange pour sourire doucement, séduisante. Elle écarte sa clope et crache la fumée à travers ses petites dents. – Oui, à ce régime, elles vont finir par tous vous tuer !

Il sourit et dit, *je vais en fumer une avec toi, ma meuf aime pas que je fume alors je le fais sans elle.* Angela dit d'accord, s'excuse pour les horreurs de clopes à la menthe. Il accepte quand même. Le soleil s'obstine à éclater sur le capot. Toujours aucun souffle ne parcourt la campagne. Aussi loin qu'elle le sente, tout est mort autour d'elle. La seule personne qu'elle a croisé dans cette désolation, c'est Kevin. Ironie du sort, qu'elle se dit, en lui allumant sa clope. Il est appuyé avec assurance contre sa voiture. Sur le siège arrière, il y a un sac de sport en cuir, qui brille aussi. La mesure de la situation se diffuse lentement en elle. Ce corps lourd, musclé, détendu, sorti de sa carcasse de fier rouge, seul alors que c'est dix-sept heures, au milieu de la campagne, qui fume tranquillement sa cigarette. Il n'a absolument pas peur. Angela sait que c'est à elle d'avoir peur. Elle sait qu'elle doit se demander s'il ne peut pas la violer, au bord de cette route, s'il est assez fort pour la contraindre, s'il a une arme. Angela sait pertinemment tout cela et peut-être que lui n'y a pas pensé, n'y pense pas consciemment, mais tout son corps le dit, fort, clairon dans la campagne. Le luxe de ne pas y penser, de ne rien avoir prémédité. Suivre ses envies, toujours. Elle finit sa cigarette et lui demande doucement ce qu'il fait encore loin de chez lui. Il crève d'envie de fourrer un doigt dans sa chatte, mais ne le dit pas à voix haute.

Elle s'approche de lui et lui balance le mensonge : *j'ai beaucoup repensé à toi, depuis le temps, tu fais encore de la musique ?* Entre eux ce parfum capiteux des cuirs et carrosseries et le soleil ardent. Il fait un sourire de gagnant et se penche pour goulûment l'embrasser. Elle l'accueille dans sa bouche la langue pas si baveuse mais roide comme un animal mort. Elle tâtonne pour ouvrir la portière de sa décapotable et le fait basculer dans l'habitacle. La campagne retient son souffle, même le soleil est suspendu à ses lèvres. Elle le laisse remonter sa jupe glisser un doigt entre ses cuisses il prend sa sueur pour de la cyprine. Elle le suce agenouillée sur le goudron en réfléchissant à la vie de ce vit qu'elle tient entre ses lèvres. Elle s'ingénie à l'exciter l'effleure puis s'excuse pour chercher un préservatif, se retournant pour fourrager dans sa propre boîte à gants, le cul tendu vers lui, culotte baissée. Il est hypnotisé ne peut regarder ailleurs pendant qu'elle saisit la crosse la serre contre elle puis se relève, fait face à lui, main dans le dos, dit *j'ai quelque chose pour toi*, et éberlué il ne peut que voir l'arme en main le slip baissé sur les jambes. Il ouvre sa bouche comme un poisson, elle vise droit dans la cavité et ça détonne. La campagne ne sursaute pas, la statue n'est pas ébranlée dans son socle. Tous les brins d'herbe et les buissons d'aubépines exhalent un soupir. L'air du soir se fait plus doux.

Le sang a tendance à coller sur les habits mais ne se voit que moins sur le noir. À part pour ses mains tremblantes, elle est calme. Les cotons sont dans sa trousse de maquillage. Le sang part bien quand on frotte avec application. Elle inspecte le corps pour des cheveux, en retire un et le range soigneusement. Le visage est béant. Elle reprend ensuite sa voiture et refait son rouge à lèvres sur le siège passager. Quelque part, une chèvre crie. Elle se glisse derrière le volant et démarre. La grosse carcasse fumante luit dans son rétroviseur jusqu'à s'éteindre dans le contour. Il est six heures au clocher de l'église. Elle sera à l'heure pour le souper.

Val Pagaille

POUR UNE CONCEPTION FÉMINISTE* DU POLYAMOUR

Bien que le sujet soit encore relativement tabou, les témoignages, articles et descriptions Tinder contenant le terme « polyamour » se multiplient depuis quelques années. Par exemple, à l'occasion de la Saint-Valentin de cette année, le *Femina* dédiait plusieurs pages à ce sujet¹. Ces pages montrent qu'il est difficile de donner une définition unique du polyamour puisqu'il existe diverses façons de nommer et vivre les relations polyamoureuses. Mais pour faire simple, le polyamour peut être défini comme le fait d'entretenir de manière consensuelle des relations avec plusieurs personnes. Ces relations peuvent être de nature affective, spirituelle, sexuelle ou platonique. Les polyamoureux·ses·x·s peuvent être en relation avec plusieurs individus en même temps ou avec une personne pendant des années.

De façon plus conceptuelle, le polyamour est un outil de déconstruction des normes dominantes puisque le polyamour remet en question l'exclusivité, mais aussi plus largement la façon de faire couple et même de relationner avec qui que ce soit. Il s'agit d'une éthique relationnelle qui prône le respect des besoins et limites de chacun·e·x, l'autonomie, la liberté de relationner ainsi que la communication honnête. C'est une culture du *care*, où l'on apprend à prendre soin de soi et des autres. On y questionne la fonction de la relation de couple qui, dans la culture monogame hétérosexuelle actuelle, occupe souvent une place privilégiée dans la hiérarchie relationnelle par rapport à celle des ami·e·x·s, des membres de la famille, etc. On s'interroge sur la nécessité des pratiques sexuelles dans le couple et on normalise la légitimité et l'importance des relations platoniques. On remet en question également « la théorie de la famine »², une règle que nous avons intégrée qui dicte que si une personne donne de l'affection à une autre, elle en aura moins à donner pour le reste (et si l'affection n'était pas une somme limitée qu'il faut veiller à ne pas trop dépenser, de risque de ne plus avoir assez à donner aux autres et à soi-même?). En bref, on retient de l'article du *Femina* l'immensité du travail émotionnel que les personnes polyamoureuses ont dû entreprendre pour que leurs relations fonctionnent en harmonie. Cependant, après avoir recueilli des témoignages de personnes polyamoureuses³, nous constatons que, comme le terme polyamour devient de plus en plus ordinaire, certain·e·x·s en oublient ses origines et principes de base. Loin d'être mise en avant, la dimension du travail émotionnel est complètement effacée par l'étiquette « polyamour » et permet ainsi une réappropriation hétérosexuelle et/ou néolibérale de ce terme par des personnes, disons-le, pas forcément prêt·e·x·s à investir leur temps et énergie dans un modèle tout de même exigeant.

Un premier malentendu sur le polyamour concerne la notion de liberté associée à « l'ouverture » de la relation: non, le polyamour n'est pas un moyen de se débarrasser de façon légitime des responsabilités relationnelles et d'enfin coucher avec qui on veut, quand on veut, en laissant de côté les besoins de ses autres partenaires sous prétexte que « c'est ça être libre·x!!! ». Le polyamour demande de pouvoir s'occuper de plusieurs relations en même temps. Or, les témoignages recueillis tendent à montrer que certain·e·x·s y vont surtout un moyen de gonfler leur bilan de rencontres, quitte à négliger autrui: « Iel cherche frénétiquement et swipe inlassablement sur Tinder, OkCupid et consorts. Quand ça matche, ça sonne et vibre dans tous les sens, à n'importe quelle heure. Même à table iel répond, parce qu'il ne faudrait pas faire attendre les autres. Quand un match tient, il y a euphorie, ce que certain·e·x·s appellent la *new relationship energy* ». Le quantitatif prône sur le qualitatif dans ce marché des rencontres.

Un deuxième malentendu concerne la sexualité. Dans l'imaginaire commun, les personnes polyamoureuses couchent avec tout ce qui bouge, font plein de plans à

plusieurs, etc. À noter que nous soulignons l'importance de détabouiser la sexualité, mais le problème est que, déjà, le sexe, ce n'est pas au goût de touxtes (voir l'article sur l'asexualité intitulé « Ton hot tu le veux avec ou sans sexe », p. 28), mais aussi qu'une sexualité libérée ne rime pas avec sexualité imposée à touxtes. Ce n'est pas parce qu'on est polyamoureux·se·x·s qu'on est à l'aise à l'idée de voir des personnes flirter avec ses partenaires à tout moment. En fait, tout est une question de limites. Et comme nous sommes touxtes unique·x·s, nous pouvons touxtes poser des limites différentes et décréter qu'une situation ne nous convient finalement plus. Dans le polyamour, une grande attention est mise sur le respect des limites de chacun·e·x, ces limites pouvant bien évidemment changer avec le temps. Mais parfois, le cadre a beau être défini, le respect de ce dernier n'en n'est pas pour autant assuré: « Une fois lancée, la relation polyamoureuse ne pouvait pas revenir en arrière. Déjà, parce que j'avais peur d'en parler, maon partenaire considérant ça comme étant le mode de relation ultime, le plus logique à pratiquer en regard de nos positionnements politiques et militants. Ensuite, parce que pas envie de passer pour la copine chiante qui finalement est égoïste. [...] je suis passée par un nombre incommensurable de traumatismes et de réflexions. Au début, j'ai attribué l'angoisse à un manque de cadre donc j'ai essayé de replacer la communication au centre, de demander qu'on partage nos limites, nos besoins, et que le contrat entre nous soit plus clair. Toutes mes limites ont été dépassées, avec de temps à autres des demi-excuses, des "ah mais j'avais pas compris", des "oh bah ça va j'ai oublié", et des exigences de droit à l'erreur. »

Dans nos témoignages, nous remarquons que ce sont principalement des femmes* qui ont expérimenté ces malentendus dans des relations avec des hommes cis. Ce constat n'est pas étonnant quand on sait que l'amour c'est un truc de bonnes femmes⁴, et donc inintéressant, superflu, qui ne nécessite pas l'attention des hommes (ce qui est étonnant quand même, vu qu'il existe beaucoup d'hommes en couple ou mariés). Dans les relations hétérosexuelles, le travail relationnel et émotionnel revient encore principalement aux femmes*, qui sont souvent celles qui vont lire des ressources sur le polyamour pour réfléchir à sa mise en application. Et en plus de gérer leurs propres relations, certaine·x·s polyamoureuse·x·s se retrouvent même à prendre soin des relations que leur(s) partenaire (s) homme(s) entretient avec d'autres personnes. Déjà dans les relations monogames hétérosexuelles, on sait que les femmes* prennent souvent soin des relations que leur partenaire entretient avec autrui, par exemple en prévoyant le cadeau qu'il offrira à l'anniversaire de sa propre mère. Comment s'attendre à ce que les hommes mettent autant d'énergie que leurs partenaires dans leur(s) relation(s) hétérosexuelles quand ils sont socialisés à se soucier uniquement de leur carrière et d'eux-mêmes? De surcroît, comment s'attendre à ce qu'ils soient en

mesure de gérer des relations polyamoureuses? On en conclut donc que certains hommes semblent retirer beaucoup d'avantages du polyamour, au détriment des femmes*, à tel point que la présence des termes « polyamour », « féministe » ou « MMM »⁵ dans les descriptions Tinder est devenu un *redflag*⁶. À juste titre, malheureusement: « Sur Instagram, il postait énormément de contenu féministe. Tout le monde lui disait qu'il était le mec le plus féministe et ouvert qu'ils connaissaient, et qu'ils se sentaient hyper à l'aise avec lui. En privé, il me rabaisait fréquemment sur mes centres d'intérêt, mes goûts musicaux, parfois mon physique, il annulait les rendez-vous qu'il avait avec moi quand il voulait finalement coucher avec quelqu'un·e·x d'autre, et il ne m'a pas prise au sérieux quand j'ai trouvé la force de lui dire que son meilleur ami m'avait agressée sexuellement. » La confiance que l'on accorde à ces termes, supposément garants d'une déconstruction de comportements malveillants chez la personne que l'on va rencontrer, peut coûter cher.

La relation toxique avec le Grand Capital

Le défi, en soi, ne s'arrête pas au plan interpersonnel. Comme le dit Victoire Tuillon: « La révolution romantique n'est pas un dîner de gala⁷. » En d'autres termes, si, après avoir lu la première partie de cet article, vous vous êtes dit *je ne fais pas partie de toutes ces personnes qui s'approprient ce concept sans y réfléchir*, déjà: bravo, sincèrement, et sans aucune ironie. Ensuite, nous devons rabâcher un mot qu'on rabâche souvent: capitalisme. En effet, les concepts polyamoureux sont nés au milieu d'une contre-révolution culturelle, dans un contexte dans lequel on comprenait, outre la nécessité de révolutionner nos relations, nos valeurs et notre culture – ce que le vieux Marx appelle la superstructure – la nécessité de renverser l'infrastructure économique, constituée par l'organisation capitaliste du travail⁸. Rappelons l'un des slogans de Mai 68: *Ne plus jamais travailler*. Adolescente, je l'avais affichée sur les murs de ma chambre, et j'ai toujours gardé comme horizon utopique un monde où le travail ne serait plus humiliation, salariat, soumission au patronat, et à des journées réglementées en tranches-horaires, bref, un travail non plus aliénant, mais épanouissant – ce que l'on fait à *Mets tes palmes*, par exemple. Mais quel est le rapport, me diriez-vous, entre le polyamour et le travail? Il réside dans le temps. Si le « mythe de la famine », en termes amoureux, est bien un mythe, et que l'amour ne diminue pas à mesure qu'on aime, le temps, dans une société capitaliste, diminue bien à mesure qu'on aime. Car notre principale relation, avouons-le-nous, c'est d'abord et souvent notre travail. Cette monogamie forcée, parfois toxique – voire carrément létale pour certains corps de métiers⁹ – vole à la plupart des personnes le plus clair de leur vie. Difficile, ensuite, de planifier sa semaine afin de prévoir du temps avec toutes ses relations: « À cause du manque de temps et d'énergie, je n'ai pas envie de construire d'autres relations à côté de celle que je partage déjà avec mon copain. Mais j'ai cette liberté de pouvoir

découvrir d'autres univers et j'en suis très heureuse. » En effet, voir les ami·e·x·s, les amant·e·x·s, saon partenaire avec qui l'on vit peut-être, et maintenir un équilibre entre nouvelles rencontres et ancien·ne·x·s partenaires peut être difficile, voire causer un burn out. Il faut le dire: l'idéal poly rentre en contradiction avec le système d'oppression organisé qu'on appelle le travail sous le capitalisme. Ce qui implique qu'appartenir aux milieux les plus privilégiés – « libéraux », avec des idéaux progressistes mais surtout un fort capital économique et culturel – semble être une condition d'accès non seulement à cette pratique, mais à ses idées. De ce fait, la culture poly, c'est aussi maîtriser des codes, un vocabulaire et une idéologie qui se transmet essentiellement par voie écrite, dans des livres, et dans des cercles qui ont le luxe de pouvoir se préoccuper de l'*Amour*. L'insistance faite sur la théorie par rapport aux pratiques réelles crée une scission et limite l'accès à cette critique de l'amour romantique, laquelle pourrait pourtant être utilisée pour toute autre chose que reproduire le modèle capitaliste sans questionner les fondements de notre société...

En somme, il se passe avec les modèles polyamoureux ce qu'il se passe avec toute idée réimportée dans la matrice du Capital, ce qui rabote son potentiel subversif et limite ses applications. De fait, cela devient simplement un énième *lifestyle*, une esthétique mi-tiède mi-sulfureuse dans laquelle Bidule et Machin, outre leur cinq pièces-et-demi et leurs têtes blondes Truc et Muche, peuvent se permettre un soir par semaine un date avec Machinette ou Bidulin. Truc et Muche grandissent dans ce foyer si « progressiste », tandis que la femme de ménage racisée ainsi que leur nounou sans permis de séjour s'occupent d'eux, pendant que les parents accomplissent leurs carrières d'avocat·e·x et de médecin·e·x tout en investissant leurs désirs sexuels dans plus d'un·e·x partenaire. *Nos désirs font désordre*: on est bien loin de cet autre slogan de Mai 68. Force est de constater que les désirs se sont épanouis dans une culture sexuelle fortement teintée par les idéaux du marché, de la concurrence, et de l'économie. Il ne s'agit pas de dire que toute forme de liberté dans le choix des partenaires, de culture du *dating*, d'inconséquence libertine ou même amoureuse serait à proscrire comme une manifestation vivante du capitalisme. Cependant, il est indéniable que certains principes du libéralisme, au sens à la fois politique et économique, influencent grandement l'un des textes fondateurs de la théorie polyamoureuse, *La Salope éthique*¹⁰. Livre culte dans certains milieux, critiqué par d'autres, il a été pour nous comme pour beaucoup d'autres notre entrée dans la théorie et la pratique polyamoureuse. Les obstacles identifiés par La Salope éthique sont la jalousie et le non-respect des règles édictées au sein des relations. La jalousie est quelque chose à proscrire, puisqu'elle enfreint le principe d'abondance en amour en privant l'autre de sa liberté d'aimer. La jalousie devient ainsi l'émotion du pauvre, de celui qui n'a pas encore compris·e·x, âme égarée, que l'amour existe en abondance. Cette abondance d'amour, cette absence de famine, ne serait-elle pas un peu

la théorie du ruissellement¹¹? On sait cependant sur qui l'argent, comme l'amour, ruisselle: aux riche-x-s privilégié-e-x-s la joie de s'épanouir dans de multiples relations, le temps et l'argent le permettant: aux plus pauvres, peu d'autres alternatives que la monogamie contractuelle, le salariat aliénant et la famille nucléaire. De l'amour pour tout le monde, comme le plein emploi: et si les théories polyamoureuses n'étaient pas juste une version romantique du libéralisme? Le non-respect des règles est l'autre aspect fondamental qui dévoile la logique contractuelle au fondement du modèle polyamoureux: être polyamoureux-euse-x, c'est constamment produire des contrats alternatifs au mariage, et les observer. Mais, pour parler comme Rousseau, produire un contrat, ce n'est pas juste lier deux individus autonomes pour éviter que leur nature égoïste les mène à leur perte: il s'agit de *fonder* une nouvelle société par l'union de libertés volontairement cédées. En cela, il y a un fondement révolutionnaire au polyamour.

S'aimer pour faire nouvelle société: aspirations révolutionnaires

Les idées polyamoureuses ont toujours été reliées à la période mythique des années 1960-1970, un temps où le néolibéralisme n'avait pas encore établi ses avant-postes, postés ses flûcs et ses multinationales à tous les coins de pays, ses *traders* et ses *managers*. L'amour libre, l'union libre, certes, mais le tout pris dans un tissu de revendications sociales et économiques qui allaient dans le sens d'une liberté à l'égard des oppressions sociales. Profondément, les idées apportées par le modèle polyamoureux, ou tout type de relations ouvertes, sont profondément anticapitalistes: pas de possession de la personne de l'autre: une communauté émotionnelle où l'on peut s'entraider, que ce soit pour du *care* ou du soutien, ou par les talents et les compétences diverses de chacun-e-x: plus de personnes pour moins de logement: des enfants élevé-x-s, peut-être, hors du modèle de la famille nucléaire – laquelle, rappelons-le, est la cellule de production nécessaire au capitalisme¹², le travail gratuit des porteur-euse-x-s d'enfants permettant la reproduction des travailleur-euse-x-s, tandis que le travail salarié permettant la production de capital –, modèle qui permettra de fonder de nouvelles communautés, même réduites: « Mon copain [...] s'est toujours très bien entendu avec le dernier homme [en date] que j'ai aimé. On entretient d'ailleurs une amitié très spéciale tous les trois. » Amitié, communauté: c'est ce qui manque, finalement, à la plupart des pratiques polyamoureuses. Il s'agit d'une

logique profondément communautaire: mettre en partage, tisser des relations, des liens qui ne se limitent pas à des alternatives ponctuelles: habiter dans un écosystème, où chaque relation est intégrée dans une relation plus large, dans un rapport plus global. Pas forcément pour habiter toutes ensemble dans une des *communes* imaginées par les hippies – quoique –, mais bien de reprendre où l'on peut ces petites parcelles utopiques pour les insérer dans le tissu du quotidien.

Suzanne Badan & Valentine Bovey

Images: Julie/Julot Wuhrmann

- 1 GOUY Clémence. *6 Principes du polyamour qui peuvent inspirer nos relations de couple*. www.femina.ch. 2023.
- 2 Un concept développé plus en détail dans *La Salope éthique*, voir la note de bas de page 10 pour la référence.
- 3 Nous remercions beaucoup les personnes qui nous ont fait confiance et nous ont envoyé leur témoignage. Nous n'avons pas tous pu les inclure, mais leur lecture nous a inspirées et nous a touchées.
- 4 HOOKS Bell. *All about love*. Harper Collins. 2018.
- 5 L'acronyme MMM, qui signifie *Mixed Marvelous Mind* (un doux mélange d'âmes merveilleuses en français), est un hashtag créé par Charline Vermont, sexologue propriétaire du compte Instagram @Orgasme_et_moi. L'usage de l'acronyme est censé signifier que la personne prône une liberté sexuelle bienveillante et inclusive, sans jugement. Malheureusement, l'expérience montre que certain-e-x-s arborent ce hashtag mais n'appliquent pas ces principes de bienveillance.
- 6 Le mot *redflag* signifie en français « drapeau rouge ». Un *redflag* est un indicateur d'un potentiel danger.
- 7 TUAILLON Victoire. *La révolution romantique n'est pas un dîner de gala*. Le Coeur sur la Table. 2021.
- 8 Oui, Marx est bel et bien utilisé dans cet article, parce que ses concepts sont très utiles. Il n'est cependant pas excusé d'avoir très mal réussi à penser toute autre condition que celle de l'ouvrier blanc et de s'être comporté de manière extrêmement misogyne etc. dans sa vie privée.
- 9 Pour rappeler cette statistique d'une grande actualité suite à la réforme des retraites françaises et au recul de l'âge de la retraite pour les femmes* en Suisse, la remise en cause des progrès concernant notamment le temps de travail et la faible prise en compte de la pénibilité de ce dernier concernant le droit à la retraite sont des facteurs qui reproduisent les inégalités face à la mort au travail. Voir: Observatoire des inégalités. *Les inégalités d'espérance de vie entre les catégories sociales se maintiennent*. www.inégalités.fr. 2020. Ou: GIRÈS Joël. *Le travail c'est la santé (pas pour tout le monde)*. www.inégalités.be. 2023. Ou: TUAILLON Victoire. *Au travail les feignasses!* Les Couilles sur la Table. 2023.
- 10 EASTON Dossie & HARY Janet W. *La Salope éthique. Guide pratique pour des relations libres et sereines*. Tabou Editions. 2013.
- 11 La théorie du ruissellement est un mythe économique néolibéral qui part du postulat que des avantages économiques (réduction d'impôts, etc.) pour garantir la richesse des plus riche-x-s sont justifiés par le fait que leur richesse va « ruisseler » sur les plus pauvre-x-s, notamment en créant de l'emploi et de l'activité économique. Inutile de dire que le vieux Marx se retourne dans sa tombe en lisant ces mots!
- 12 Lire l'article de Suzanne intitulé « À la sueur de notre front » dans ce même numéro, p. 9 !



PLUS CHAUDE QUE LE CLIMAT...

Plic ploc, plic ploc... tombent sur notre parapluie des gouttes de vapeurs et de sueurs condensées d'à peu près la moitié de la population mondiale qui passe une part significative de sa vie à gérer chaleureusement sa neuvième symphonie hormonale au milieu d'une foule des plus désinvesties.

Oui. Comme il se trouve que les personnes ménopausées sont généralement des femmes cisgenres plus ou moins considérées comme âgées et plus disponibles pour enfanter ni pour être sexualisées, c'est à croire que la société patriarcale ne trouve pas d'intérêt majeur à développer de plan bien-être à leur égard. En miroir avec la puberté mais renforcé par l'âgisme ambiant, en particulier à l'égard des femmexs, le tabou autour de la ménopause s'explique par un dégoût des corps et un mépris des souffrances des personnes sexisées.

En effet, bien que le phénomène touche majoritairement des femmes cis, il peut également impacter d'autres minorités de genre. La ménopause est généralement caractérisée par l'arrêt du fonctionnement des ovaires: ceux-ci cessent de produire des ovules ainsi que des hormones comme l'estrogène et la progestérone. Par conséquent, les personnes trans peuvent aussi vivre la ménopause, que ce soit au travers de leurs ovaires si elles en possèdent, ou si elles prennent un traitement hormonal substitutif à base d'oestrogène et décident de l'arrêter ou d'en diminuer le dosage. Dans ce cas, la chute hormonale provoque des symptômes similaires à la ménopause. Le paradoxe est là: aux femmes cis, on

filera volontiers deux-trois hormones en plus, sans trop s'inquiéter des effets secondaires (mais tout en insistant bien dessus pour souligner qu'on s'éloigne de la « nature »): à l'inverse, certaines femmes* trans bataillent pour se faire prescrire les mêmes oestrogènes. Dans les deux cas, leur usage tend à être stigmatisé, en opposition à une prétendue « naturalité »: la prise d'hormones créerait des corps dits « artificiels », moins légitimes que les corps « naturels ». Le sujet de la ménopause met ainsi en lumière les débats souvent sexistes autour de la prise d'hormones, et la nécessité de réfléchir à des solutions alternatives pour améliorer la qualité de vie des femmes*.

La période de la ménopause est en effet une période de changements importants, dont on parle pourtant très peu. Bien que tout le monde ne la vive pas de la même manière, elle apporte souvent son lot de difficultés en terme de santé, tels que des transpirations nocturnes et donc troubles du sommeil, des troubles génitaux ou urinaires, une accélération de la perte osseuse qui peut aboutir chez certaines personnes à une fragilité osseuse, voire à une ostéoporose et des fractures, une résistance à l'insuline avec une augmentation du diabète de type II, de l'athérosclérose, des épisodes dépressifs, des troubles de la mémoire... Tout cela sur fond des fameuses bouffées de chaleur. Alors, tant qu'à parler de chaleur, nous avons voulu donner l'occasion à quelques personnes vivant l'expérience de la ménopause de laisser leurs plumes les aérer le temps d'un témoignage écrit.

Mathilde Fragnière, Al S. Gutierrez

¹ Pour aller plus loin: PRECIADO Paul. *Testo Junkie. Sexe, drogue et biopolitique*. Points. 2021. Sur les hormones en particulier: OUDSHOORN Nelly. « Hormones, techniques et corps. L'archéologie des hormones sexuelles (1923-1940) », dans *Annales*, n°4-5, vol. 58. 1998.

Dans la nuit d'un matin d'hiver, j'enfile mon manteau
Me voilà prête pour partir au boulot
mais soudain j'ai chaud
Je sens cette chaleur qui m'envahit
et qui me donne des sueurs
Impression d'être sur la plage en été, soleil et chaleur.

Je referme la porte et descends l'escalier
Vite je suis dehors, il fait froid quel bonheur,
je peux respirer!
À la gare, je profite du bon air matinal
avant de m'engouffrer dans le train
Surtout ne pas m'asseoir à côté d'un radiateur,
ça c'est certain!
Et cette bouffée de chaleur qui me reprend,
il faut que j'enlève mon manteau
Sur mon front, je sens perler des petites gouttes d'eau.

Je sors de mon sac un éventail, accessoire indispensable, mon bienfaiteur. Quel apaisement que cette douce ventilation qui sèche ma sueur
On m'observe mais je ne fais pas de cas,
mon bien-être avant tout!
J'ai chaud, j'ai soif, j'ai oublié ma bouteille d'eau,
c'est fou!

Ca y est j'arrive au terminus, je dois remettre ma veste,
une galère
Je sors du train direction métro, j'avance, je sue
et je cherche l'air!
J'étouffe dans cette foule de pendulaires,
je ferme les yeux et je baisse la tête,
Un arrêt et je sors, enfin la libération,
je souffle comme une bête

J'ai comme l'étrange sensation de sortir du bain
et pourtant il n'y a pas d'eau,
En visuel la fenêtre de mon bureau,
vite je vais pouvoir poser mon manteau,
Je vois la fontaine à eau, ma sauveuse, mon graal,
et je me désaltère.
Un sentiment de fraîcheur m'envahit
et j'oublie un moment mes galères.

Patricia Gutierrez

LA MÉNOPAUSE

J'ai vécu cette période sans trop de difficultés. Ce sont surtout les sécheresses vaginales qui sont parfois compliquées lors de rapport avec le conjoint. Sinon, les bouffées de chaleur sont incommodantes, avec le temps, j'arrive à gérer et vivre avec. Suite à la ménopause, je souffre d'une hyperthyroïdie, mais à la persévérance de l'endocrinologue, j'ai un traitement qui a pu stabiliser cette défaillance. Et actuellement, je n'ai pas de signes de fatigue accrue. J'ai un début d'ostéoporose... Je dois revoir justement ce même spécialiste pour en discuter et voir s'il est nécessaire d'enrayer le problème... La question s'était déjà posée lors d'une fracture du poignet, survenue en septembre 2018, qui a généré des complications... Mais, je n'ai aucune souffrance, jusqu'ici, relative à ce dysfonctionnement. Je n'ai pas souvent de discussion relative à la ménopause avec mon entourage, parfois avec mon mari. Ma gynécologue qui est ma contemporaine, m'a bien aidée à passer ce cap. Dans ma vie professionnelle, je n'ai pas eu d'indisposition relative à l'arrivée de la ménopause.

Lisou

Bon, bah...je souffre d'endométriose depuis plus de huit ans apparemment. Donc, il va falloir faire quelque chose je suppose... Quelque chose de nouveau. Quelque chose que je n'ai pas encore testé parmi le nombre astronomique de «traitements» contre l'endométriose (ou autres) que j'ai suivis. C'est plutôt un kit de survie qu'autre chose... Mais allons-y. Du coup, en ce moment, je suis sous ménopause artificielle. Oui, oui. J'ai donc vingt-sept ans et je suis ménopausée (?).

«La cure de ménopause artificielle». Kézako? Apparemment... «[j]l s'agit de réintroduire un peu d'œstrogène, sous contrôle médical, pour éviter une privation trop brutale pour l'organisme.»

...
Déjà... «réintroduire». Comment ça «réintroduire»? Ça veut dire que j'en ai pas assez? Et puis, iels procèdent comment pour «réintroduire un peu d'œstrogène»??!? C'est quoi déjà les œstrogènes bordel? Merde. C'est pas les hormones...pro-duits...par la... femme*? Un truc du genre? Ou bien...non, c'est-...mais oui! Non, mais oui, c'est ça! Roooooooh je sais plus!!! Mais?! Et la testostérone alors?! Il y a que les mecs* qui produisent de la testostérone? Je crois pas... il me semble que j'ai lu...ou vu...ou entendu. Je sais plus... Et la progestérone alors?! C'est quoi la progestérone?! Roh, et puis merde, je suis pas chimiste moi!!! Et, en plus, iels veulent «réintroduire» de l'œstrogène pour «éviter une privation trop brutale»? Je comprends rien... Ça veut dire que j'en ai trop ou pas assez?!?

.....

.....?!

.....!!!

C'est à cause de ça que j'ai tout le temps ces putains de bouffées de chaleur? Ces vertiges dignes des vagues de canicule?

La bouche sèche et pâteuse comme si j'avais pas bu depuis quatorze jours?

Cette acné adolescente qui parsème mon visage de plaques rouges et chaudes?

Cette sécheresse vaginale qui me démange tellement ça me brûle?

Et puis, ces pertes soudaines, visqueuses et tièdes, qui ruinent tous mes putains de strings?

Qui font fondre et décolorent leurs jolies couleurs comme un drap laissé trop longtemps au soleil?

...

J'en ai marre...MARRE, PUTAIN! Je veux juste un traitement qui marche. À peu près. Et sans me bousiller le corps et me flinguer le cerveau, de préférence. Merde, à la fin. J'ai la vingtaine et j'ai l'impression d'être enfermée dans le corps d'un blob mal-luné qui parvient à peine à lever ses membres engourdis et flasques pour sortir du sauna. Ce four là... Cette fournaise... Cet enfer métaphysique mais trop réel de douleurs, de crampes, de brûlures, de brisures, de fractures... avec quelques îlots et quelques oasis... par-ci, par-là, qui me permettent de respirer un bon coup, de temps en temps. Je sue. Ça me brûle. Ça me consume de l'intérieur. Je sens que ça me dévore. Je sens que la maladie gagne du terrain et crame toutes mes cellules saines sur son passage. J'ai l'impression d'avoir un putain de feu de forêt à la place de mon centre névralgique. J'ai envie de m'arracher les tripes et l'utérus et les neurones et le cœur...

Vous comprenez rien? Ouais, bah moi non plus!

Angie

Je me souviens très bien de cette période, il y a quelques années. Je n'étais pas préparée à de tels changements. Je faisais l'autruche en fait, espérant que tout se passerait bien pour moi. Mais non. En quelques mois, après l'arrêt total des règles, j'ai senti un immense déséquilibre en moi, physiologiquement et psychologiquement. Physiologiquement, j'ai réellement ressenti l'absence d'hormones comme une terrible perte. Comme si on m'avait sevrée brutalement de substances avec lesquelles j'avais vécu depuis toujours. Cela changeait tellement l'équilibre de mon corps que j'avais l'impression que mon corps n'était plus le mien. Bien entendu, j'ai eu les troubles associés les plus pénibles: des bouffées de chaleur, à tout

moment, hyper désagréables, et qui la nuit perturbaient fortement mon sommeil. De l'irritabilité. Une baisse très forte de la libido. De la sécheresse vaginale. Des troubles de l'appétit. Et tout cela à gérer en travaillant quasiment à plein temps, et en n'ayant ni le désir ni les moyens financiers, de réduire mon temps de travail. Psychologiquement, j'étais très affectée par ces changements. À tout cela s'ajoutait la très mauvaise image de la femme de plus de 50 ans, ménopausée, dans notre société, une femme qui a passé la «Migros data», qui ne vaut plus grand chose, et dont le caractère peut devenir difficile. Donc pour moi, pas de sentiment de libération, comme j'avais entendu dire par certaines femmes, mais plutôt un sentiment d'accablement et d'injustice: après les règles douloureuses, les moyens de contraception contraignants et non exempts de risques, les accouchements pénibles et les suites de ces accouchements, je n'en n'avais pas encore fini avec la «souffrance» liée à ma condition de femme. Je n'osais pas trop en parler à mes amies ou collègues. Mais j'en ai parlé très ouvertement à ma gynécologue, qui est une femme d'environ mon âge. Elle a compris parfaitement ce qui se passait. Elle m'a donc proposé de prendre des hormones de substitution. Au début, j'ai dit non, terrorisée. Car qui dit hormones dit augmentation du risque du cancer du sein. Quand une femme fête ses 50 ans, elle reçoit, juste après son anniversaire, une invitation du canton assez anxiogène à faire rapidement son premier contrôle de dépistage du cancer du sein. Donc double message: attention, les risques de cancer du sein augmentent à partir de 50 ans. Attention, les risques de cancer du sein augmentent avec la prise d'hormones de substitution. En lisant des articles et témoignages sur la ménopause, j'ai remarqué qu'il y avait trois types de femmes: celles qui ont peu de symptômes et se sentent libérées par la ménopause. Celles qui ont beaucoup de symptômes mais refusent absolument de prendre des hormones, par peur, parce que ce n'est pas naturel. Et celles qui ont beaucoup de symptômes et choisissent les hormones de substitution et en sont satisfaites. Après avoir pris connaissance de divers articles scientifiques, des dernières statistiques concernant le cancer du sein, après avoir posé des questions à deux ou trois copines qui prenaient ces hormones mais aussi à mon médecin généraliste (au sujet de la qualité de ces hormones), après en avoir bien discuté avec mon mari, touché forcément par cette situation, j'ai finalement accepté les hormones. Par féminisme aussi: pourquoi continuer à souffrir s'il y avait moyen d'y échapper? Le changement a été radical, quasiment dès le premier jour de la prise des hormones. J'ai retrouvé mon équilibre physiologique, et même un meilleur équilibre, avec un taux d'hormones constant, régulier. J'ai retrouvé mon équilibre psychologique. Je me suis retrouvée.

Les symptômes pénibles ont disparu, le sommeil est revenu, l'énergie est revenue. Et j'ai vite compris qu'il ne me serait plus possible de faire marche arrière, d'arrêter. J'ai dit à ma gynécologue «que j'avais l'impression d'avoir vendu mon âme au diable mais que j'allais beaucoup mieux». Elle a essayé de me rassurer, d'amener des informations scientifiques apaisantes, et voilà comment je vis cette satanée ménopause depuis quelques années: plutôt bien, et avec l'espoir de ne pas avoir à «payer» mon choix d'hormones, un jour...

Anonyme, 59 ans

Haïkus salés

**Quand dix fois par jour
Sonne l'heure du ventilateur
Chantons Titanic**

**Battez de vos ailes
Frangines ménopausées
À vos éventails**

**La chaleur qui monte
Le long de nos échine
Est-ce de l'amour?**

**D'un coup toutes moites
Le rouge montant aux pommettes
Ô ciel, quel glamour**

**Ainsi toutes cuites
Nous allons nous mettre au lit
Rêver d'océan**

Natalie

MAINTENIR UN CLIMAT PAISIBLE DANS LA LUTTE POLITIQUE.

COMMENT LES FEMMES SONT-ELLES PARVENUES À S'INTRODUIRE DANS L'ESPACE POLITIQUE SUISSE AVANT 1971 ?

L'EXEMPLE DE GERTRUDE GIRARD-MONTET

La Suisse, qui a refusé à ses citoyennes* le droit de voter et d'être élues jusqu'en 1971, est devenue un exemple emblématique de l'exclusion des femmes* du champ politique. Ce déni d'égalité, devenu un cas singulier parmi les démocraties occidentales, fait figurer la Suisse parmi les derniers pays à avoir accordé le suffrage féminin¹. En Suisse, l'histoire de la lutte en faveur du droit de vote des femmes révèle que le genre, en tant que système, a imposé une hiérarchie et fait subir aux Suissesses* trois types de violences: structurelle, qui dénie un droit: symbolique, qui exclut d'un espace: verbale, qui méprise le féminin². Dès lors, afin de s'introduire dans la sphère du pouvoir, jusque-là réservée aux hommes, les femmes* suisses ont dû s'imposer dans un univers politique qui leur était hostile. Comment ont-elles réussi à se faire entendre sans être décrédibilisées ?

La suffragiste Gertrude Girard-Montet, Présidente centrale de l'Association suisse pour le suffrage féminin (ASSF), est parvenue à s'introduire au cœur de l'espace public et des lieux de débat pour adresser ses revendications à la population suisse et ses hommes politiques de ce pays. À partir de 1968, et jusqu'à la votation du 7 février 1971, date à laquelle les Suissesses obtiennent le droit de vote et d'éligibilité sur le plan fédéral, la présidente centrale de l'Association³ prend la parole dans les médias, mais également lors d'assemblées politiques et s'insère dans des espaces qui traditionnellement l'excluent. En déstabilisant le « régime de genre traditionnel »⁴, qui instaure une division sexuée des rôles sociaux, Gertrude Girard-Montet doit parvenir à effectuer, à travers ses discours, une présentation d'elle-même « censée lui octroyer un statut et un pouvoir qui lui font défaut dans la sphère publique »⁵.

Convaincre sans faire transpirer les messieurs

Gertrude Girard-Montet s'adresse à un public principalement masculin, celui qui détient la parole et le pouvoir, et manifeste « indirectement une revendication »⁶. Afin de favoriser le succès de son argumentation, elle doit ménager ses interlocuteurs, notamment en préservant leur face et la sienne. La suffragiste doit faire attention à ne pas vexer les personnes auxquelles elle s'adresse pour rendre acceptable le fait de se dire politicienne. Comme le soulève Michel Foucault, le droit de discourir n'est pas accordé de la même manière à tout le monde:

Dans nos sociétés (et dans beaucoup d'autres sans doute) la propriété du discours, entendue à la fois comme droit de parler, compétence à comprendre, accès licite et immédiat au corpus des énoncés déjà formulés, capacité enfin à investir ce discours dans des décisions, des institutions ou des pratiques – est réservée en fait (parfois même sur le mode réglementaire) à un groupe déterminé d'individus (...) ⁷.

Le discours est un endroit de pouvoir. Le discours est un endroit de pouvoir. Avec l'espace dans lequel celui-ci est proféré, le discours accorde aux locuteur-riche-x-s⁸ une double-légitimité. Il existe effectivement une intrication entre les deux: les pratiques du discours apparaissent comme des pratiques de pouvoir, mais c'est aussi le pouvoir qui distribue la légitimité des pratiques discursives. Ainsi, les propos que des locuteur-riche-x-s tiennent peuvent être discrédités par la perception d'illégitimité que les allocutaire-x-s⁹ peuvent ressentir par rapport à ce qui est dit ou par rapport à la personne qui le dit. D'autant plus que, si nous revenons à la locutrice qui nous intéresse, nous remarquons qu'elle élabore une image publique et politique de femme qui n'existe pas encore dans le système représentatif de la Suisse. Selon la notion de « performativité » du genre théorisée par Judith Butler¹⁰, Gertrude Girard-Montet, par ses prises de paroles publiques et politiques, opère une déconstruction des normes de genre, dans la mesure où cette dernière est une femme qui s'approprie des codes liés à la mascu-

linité. Elle produit une performance de genre associée au masculin et vient déstabiliser l'organisation imposée par le régime de genre traditionnel. Elle perturbe alors la domination masculine et résiste à certaines formes de contrôle patriarcal. Pour que cette transgression soit acceptée, il faut la modérer notamment à travers la politesse, le tact, la coopération et les concessions, qui se révèlent être des stratégies argumentatives. En outre, l'appui sur des valeurs de justice et d'égalité, mais aussi de liberté permet à la suffragiste de servir son argumentation. En adaptant ses discours aux croyances et aux valeurs de son auditoire, Gertrude Girard-Montet réduit les risques d'offenser ce dernier et acquiert une force argumentative nécessaire à la validation de ses propos et à la légitimité de ses revendications.

Quelques stratégies pour ne pas que les esprits s'échauffent

La première stratégie discursive de la suffragiste est justement celle qui consiste à injecter des valeurs communément partagées au sein de ses prises de parole. Ces valeurs sont l'universalisme et la démocratie, concepts qui présupposent tous les deux une citoyenneté égalitaire. En s'appuyant sur celles-ci, Gertrude Girard-Montet dénonce la rhétorique de la différence des sexes qui maintient les inégalités entre ces derniers. Par l'utilisation de valeurs fondatrices de la société suisse, elle rejette les stéréotypes de genre: l'accès des femmes à la politique est censé être logique puisque « les femmes font partie du peuple, le peuple vote donc les femmes doivent voter »¹¹. Cette proposition récurrente dans les prises de parole de la suffragiste s'établit sur l'idée d'universalité des droits et se fonde donc sur des lieux communs. Le connecteur « donc » souligne une conclusion attendue en sous-entendant l'existence d'une loi communément admise qui permet de valider l'enchaînement entre l'argument « les femmes font partie du peuple » et la conclusion « les femmes doivent voter ». L'utilisation du « donc », donne la possibilité à la suffragiste de convoquer implicitement l'universalisme et de la démocratie, qui dépassent le cadre particulier du discours. De ce fait, ils confèrent à ce dernier une valeur argumentative puissante. Gertrude Girard-Montet bâtit alors son argumentation sur des principes partagés et approuvés collectivement, qui lui permettent de se présenter comme une alliée politique et de créer une communion idéologique qui rassemble les hommes politiques et les citoyen-ne-x-s. Cette dimension relationnelle dans les discours de la suffragiste se retrouve également dans ses modalités énonciatives, qui marquent la prudence, le tact et la politesse. Par ailleurs, nous la trouvons aussi à travers son style argumentatif concessif, son utilisation d'adoucisseurs et la prise en compte de ses interlocuteurs. Tous ces éléments constituent la seconde stratégie discursive de Gertrude Girard-Montet car ils lui donnent la possibilité de se montrer attentive à son auditoire¹². Elle se montre modeste et va jusqu'à feindre le doute lorsqu'elle déclare:

Je voudrais vous assurer de l'attachement des femmes suisses pour l'œuvre qui se construit ici, et combien je peux, je dois le dire et je crois pouvoir le dire, au nom des femmes suisses, nous suivons les efforts de l'Europe¹³.

Cette hésitation quant au verbe à employer est totalement calculée malgré le fait qu'elle puisse perturber la force argumentative de la proposition de la suffragiste en venant brouiller le rapport que cette dernière entretient avec ce qu'elle énonce. Cet aller-retour entre ces divers verbes révèle que la suffragiste évite d'être trop affirmative. En se corrigeant elle-même, Gertrude Girard-Montet ne se montre pas catégorique et réduit ainsi le caractère possiblement offensant que son assurance pourrait avoir sur son auditoire. La suffragiste apparaît ainsi comme une personne sincère, humble dans l'exercice de son rôle de représentante. Cette démarche lui permet de se prémunir de potentiels reproches et de ne pas offenser ses interlocuteurs. Néanmoins, elle tient à exprimer ce qu'elle pense en se portant garante de l'implication des Suissesses au sein de la politique: Gertrude Girard-Montet accomplit l'action d'« assurer » par sa déclaration, mais atténue sa dimension affirmative notamment par l'emploi du verbe modal au conditionnel « je voudrais » qui lui donne la possibilité d'être assertive sans être excessivement frontale ou malpolie. En outre, lorsqu'elle dit: « Comme vous, je pense que la Suisse par justement son fédéralisme peut donner au monde l'exemple (...) je pense que ce qu'un petit peuple a réalisé, a pu réaliser, les nations doivent pouvoir, en tout cas doivent y tendre, et doivent pouvoir y parvenir¹⁴. » La locutrice affiche qu'elle partage avec ses interlocuteurs les mêmes valeurs de paix et de vivre-ensemble. Par conséquent, elle fonde son discours sur des prémisses déjà validées par son auditoire qui lui permettent de se prémunir d'un potentiel rejet. Ainsi, elle s'impose et devient plus directive notamment à travers l'usage du verbe « devoir » qui signale une obligation, une nécessité. Ces stratégies révèlent que la suffragiste transgresse symboliquement la frontière entre la sphère féminine, associée au privé, et la sphère masculine, associée au public. Elles exposent que Gertrude Girard-Montet risque d'être considérée comme illégitime en tant que femme puisqu'elle s'insère dans et à travers des structures politiques patriarcales, desquelles elle est exclue et qu'elle tend, de surcroît, modifier. Sa position l'oblige à ajuster ses propos et à créer des points d'accord avec ceux qu'elle doit convaincre. Elle se montre comme une personne raisonnablement contestataire pour garantir son entreprise de persuasion et maintient dans l'implicite l'exclusion des femmes du tissu politique, en privilégiant le « dit de l'égalité ». À des fins argumentatives, consciente de sa position de femme dans les sphères publiques et politiques, Gertrude Girard-Montet arbore des « traits typiquement féminins »¹⁵ de prudence, de tact ou de politesse, qui lui permettent de présenter un comportement qui répond aux attentes établies par le régime de genre. Elle contrebalance le trouble qu'elle crée en se créant une image de politicienne consciente de l'univers qui

l'entoure. En effet, même si Gertrude Girard-Montet « moule inconsciemment ou délibérément [son image] sur un modèle culturel entériné, approuvé, ratifié, se construisant ainsi une identité qui [a] situe »¹⁶, elle subvertit le modèle de l'homme politique. C'est pourquoi elle « marche sur un fil » et travaille à maintenir un équilibre pour à la fois revendiquer les droits politiques des femmes et être acceptée au sein de la sphère masculine qu'est la politique. La légitimité que la suffragiste se forge et acquiert grâce à ses prises de parole est ainsi partie prenante du processus de légitimation du suffrage féminin qui a mené à son acceptation. Cette gymnastique verbale et cette extrême prudence ont également permis aux futures générations de certainement prendre un peu moins de pincettes et c'est pourquoi nous ne pouvons que remercier et saluer le courage de Gertrude Girard-Montet.

Morgane Kursner

Illustration: Julie/Julot Wuhrmann



- 1 STUDER Brigitte. *La conquête d'un droit: le suffrage féminin en Suisse (1848-1971)*. Éditions Livreo-Alphil. 2020.
- 2 Idem. p. 154.
- 3 Dorénavant, le terme « Association » se référera toujours à l'Association suisse pour le suffrage féminin (ASSF).
- 4 Le « régime de genre » traditionnel est celui qui instaure une délimitation manifeste entre la sphère publique et privée. Ainsi, les modèles du « male breadwinner », de l'« homme gagne-pain » et de la « caregiver », celle qui « prend soin » sont les modèles qui appartiennent à l'ordre de genre dominant. Nous retrouvons cette explication au sein de l'ouvrage de KRADOLFER Sabine & ROCA I ESCODA Marta. *Femmes et politique en Suisse. Lutttes passées, défis actuels, 1971-2021*. Éditions Livreo-Alphil. 2021. p. 17.
- 5 AMOSSY Ruth. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. PUF. 2010. p. 94.
- 6 AMOSSY Ruth. *L'argumentation dans le discours*. Nathan. 2000. p. 50.
- 7 FOUCAULT Michel. *L'Archéologie du savoir*. Gallimard. 2008 [1969]. p. 94.
- 8 Les locuteur-riche-x-s sont, en linguistique, les personnes qui parlent.
- 9 Les allocutaire-x-s sont, en linguistique, les personnes à qui l'on parle.
- 10 BUTLER Judith. *Trouble dans le genre*. La Découverte. 2005 [1990].
- 11 Dans *Affaires publiques* du 3 février 1971 et dans *Le jour d'avant* du 2 février 1971. www.rts.ch.
- 12 AMOSSY Ruth. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. p. 180.
- 13 Dans *Réalités* du 5 février 1969. www.rts.ch.
- 14 Idem.
- 15 ØSTENSTAD Inger. « Se dire écrivain(e): Le genre dans l'énonciation littéraire ». Dans DELORMAS Pascale, MAINGUENEAU Dominique & ØSTENSTAD Inger. *Se dire écrivain. Pratiques discursives de la mise en scène de soi*. Lambert-Lucas. 2013. p. 123.
- 16 AMOSSY Ruth. *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*. p. 46.

TW: Cet article parle de manière explicite de sexe et parfois également de violence.

A défaut de t'inciter à jouir ou d'attendre que tu simules en réponse au mec qui s'est vomi sur le coude, à peine rencontré, déjà oublié du jeudi dernier, on t'invite dans notre espace communautaire orgasmique à la lisière entre plaisir et réflexion. Alors prends une chaise, un coussin ou un vibromasseur et installe-toi confortablement pour réfléchir seul-e-x ou avec tes ami-e-x-s à ce qui te fait jouir – ou pas. Ici, on interroge au travers de témoignages de personnes sexisées leur rapport à la sexualité et plus particulièrement aux orgasmes. Sans décliner toutes les représentations, ni retracer leur historisation, nous cherchons à échapper à l'universalité de celles du porno mainstream. Parce que tous ces cris entendus dans le porno empêchent de crier, brûlent la gorge, étouffent. En déliant les langues et en liant les corps, ces témoignages poétiques t'invitent à repenser tes orgasmes ou ta sexualité, et à vaincre l'aspect injonctif de notre société patriarco-capitaliste basée sur la productivité, l'efficacité et la récompense. Entre la déculpabilisation d'être à la recherche de l'orgasme absolu, ou celle de ne pas en avoir du tout (lire l'article *Ton hot tu le veux avec ou sans sexe ?*, p. 28), ici tu as le choix, tu peux décider de jouir tranquille ou ne jamais jouir, c'est selon. Cet espace t'appartient, personne n'a besoin de savoir ce qui s'y passe. Parce que peut-être qu'après tout, à la fin, quand la complétude s'évapore, derrière les ébats rompus et les doigts détremés, il ne reste rien, pas de trace de leur immatérialité, vides orgasmes éphémères. Seuls demeurent les souvenirs vains et le goût des draps, et peut-être parfois, un témoignage.

Julie/Julot Wuhrmann & Marie Brocher
Images: Julie/Julot Wuhrmann



C'est un rapport qui peut être autant sain car très accessible, très tôt, très vite que malsain par les désirs qui demandent à être réveillés pour arriver à mes fins

Un rapport quasi quotidien autant apaisant par le fait qu'il amène à l'endormissement après le plaisir atteint que brutal lorsque qu'il doit assouvir une pulsion diurne

Un rapport très solitaire parfaitement maîtrisé par un doigté très aiguisé depuis de longues années ou au contraire un rapport en duo où il se cache, se fait désirer, plus timide moins habile et souvent guidé ou même animé puis terminé par ma main ou mon sextoy

Un rapport à la gêne car très tôt il s'est manifesté comme source de plaisir pas conscientisée comme une pratique sexuelle mais où les désirs se forgeaient déjà à la vue d'images échappées, photographiées par mon esprit, pas censées le titiller aussi tôt ?

Les images qui restent dans la tête
Les images fausses
Les mauvais exemples
Ceux qui forgent l'esprit et qui perpètrent des schémas patriarcaux qui engendrent des schémas biaisés

Aujourd'hui l'orgasme embellit mon rapport au corps, le mien
Celui que j'ai appris à connaître presque par cœur
Il désinhibe et renforce
Une confiance partagée s'est créée lors des mouvements de corps
Pimpés par certains objets électroniques ou non
Sans pour autant mécaniser la relation
Malgré certains automatismes et soupçons de maladresse

Usé

Petit feu tendre, tu habites mon utérus depuis toujours, mais c'est l'hiver de mes 18 ans que j'ai trouvé comment t'allumer. Depuis, des allumettes, j'en utilise 1012.

allumettes comme amulettes
t'es un peu magique

hiver comme été
printemps comme automne

tu me consoles quand c'est terne
tu m'euphorises quand je m'aime

je m'allonge, tu m'ocytocines

petit passage secret
mots de passes chuchotés

petit feu tendre

j'aimerais que tu me brûles pour toujours
avec toi les pensées s'endorment
tes flammes reconnectent
relient les points essentiels

je t'invoque
plaisir se glisse
silence s'imisce

parfois tu ouvres la porte des rires ou des larmes
t'es fortiche
petit feu tendre

Fanny

J'ai mis du temps à les trouver ces orgasmes. Ils étaient cachés sous une bonne couche de manque de savoir-faire, de honte de ne pas y arriver et de manque d'intérêt, car au final, je trouvais du plaisir aussi bien sans jouir. Mais je les voulais, ils contenaient toute l'émancipation féministe à laquelle j'aspirais et au final ils sont aussi devenus une injonction. J'étais tellement triste de ne pas réussir.

C'est en parlant que ça s'est débloqué, j'ai compris que la technique ne comptait pas tant que ça, ce qu'il fallait c'était avoir les bonnes choses dans la tête. Pas toujours des belles choses, qui ne coïncident pas toujours avec mes valeurs, mais j'ai le temps de les faire évoluer maintenant.

J'ai été tellement fière d'y arriver, c'est comme si ça réparait quelque chose en moi. Encore maintenant, je me sens tellement forte de pouvoir me faire jouir.

Les orgasmes sont importants, ils sont politiques mais ils ne sont pas requis pour avoir une belle sexualité. On peut y arriver en 15 minutes d'acharnement ou en 4 heures de pure bliss, à nous de choisir.

Marie

Dans la vie quotidienne, il m'arrive souvent de me perdre ou du moins de perdre la connexion avec mon corps. C'est alors dans une douche chaude en fin de journée que ce corps souvent trop rigide se détend petit à petit. Puis sous mes draps, je ferme les yeux et laisse tout mon être s'écrouler sur ce matelas, entouré de mon duvet qui fait office d'une grande bulle de protection. Je m'envole alors dans mes fantasmes, dans des mondes qui n'existent qu'à travers mon imaginaire. C'est à ce moment-là habituellement que je me laisse porter par les désirs de mon corps. Lorsque j'atteins cette potion magique qu'est l'orgasme, j'ai l'impression de m'envoler quelques secondes, hors de toute pensée, des angoisses et des appréhensions. Pendant cet instant-là, tout me paraît juste. La vie me paraît plus légère. À mes yeux, c'est un espace absolument divin qui me permet de me reconnecter à moi-même. C'est l'un des rares moments où je me donne de l'amour. Ou je me fais l'amour. Et tout mon être me remercie d'avoir pris ce moment juste pour moi, juste pour ce doux plaisir qui fait trembler mon corps et mon âme. Comme si de l'électricité dansait dans ma chaire toute entière. Comme si j'enlaçais les plus belles parties du monde et que je prenais conscience de son infinie beauté.

Zoée

Lorsque j'orgasme, j'ai l'impression de vivre une révolution organico-sociale de l'intérieur. Lorsque j'orgasme, j'émet un son superpuissant qui brise les chaînes de l'hétéronormativité et détruit les tours infernales du patriarcat. Lorsque j'orgasme, je produis la vie telle que je la conçois, et non pas telle que la société l'attend de mon corps et moi. Lorsque j'orgasme, je mue et me détache de toutes mes enveloppes corporelles précédentes et me métamorphose, encore et encore.

AlegnA

Jouir pour se dépasser.
 Jouir pour dépasser l'autre.
 Jouir parce qu'on a des choses à lui prouver.
 Jouir parce qu'on a peur des choses qu'on doit prouver.
 Jouir par peur.
 Jouir par peur de l'abandon.
 Ne pas Jouir par peur de s'abandonner.

Dans mon imaginaire, l'injonction à la sonorité de l'orgasme a longtemps été un problème de cishétéros. La démonstration de l'orgasme un truc hétéro. Pénétratif. Une réponse cisféminine face à des queues qui bougent. Car il faut bien représenter l'excitation des femmes cis dans le porno mainstream, et il faut bien qu'elles soient exaltées par des bites dressées devant lesquelles elles ont d'un coup beaucoup de choses à dire. Des bouches qui hurlent et qui sucent. On peine à dépasser cette injonction aux bruits, se défaire de l'image de la meuffe* qui hurle. Car tout vient des images qui hurlent elles-aussi, qui prolifèrent les cris acceptés sur l'écran face aux cris refoulés et impossibles de la sphère quotidienne et domestique. Espace public puis espace privé. L'orgasme porno, c'est le seul moment où les femmes cis ont le droit de hurler. Le seul moment où elles ne sont pas hystériques. L'encouragement des cris face aux silences quotidiens. Faire hurler les femmes cis pour les hommes cis mais jamais contre eux.

Je garde mes cris pour les manifs.

Dans les rapports lesbiens (par lesbien j'entends toutes formes de sexe qui échappent à l'hétéronormativité, de par les actes produits, les corps ou la durée...), l'orgasme peut devenir secondaire. Mais ce n'est pas toujours le cas. Je nous souhaite de trouver d'autres moyens que le son pour décrypter le plaisir. Ralentir et prendre le temps. Regarder l'autre respirer. Les yeux qui brillent, la peau qui colle, les sourires complices et les mots susurrés. Alors voilà, moi je jouis toujours seule mais rarement avec les autre-x-s. C'est un peu mon petit moment pour moi. Pour autant, l'amour à plusieurs n'est pas moins jouissif, je n'ai pas moins de plaisir ou de désir pour l'autre. J'ai juste peur. De toute cette vulnérabilité. Et c'est ok. Je ne cherche pas à m'en défaire. Ni à guérir.

Avoir peur de jouir
 Avoir peur d'avoir peur de jouir
 Avoir peur de ne pas jouir
 Avoir peur d'avoir peur de ne pas jouir
 Avoir peur d'avoir peur d'avoir peur
 de ne pas de aaaahhhh
 Alors le voilà mon orgasme. En espérant que le système meurt noyé dans ma mouille. Prends-le.
 Et n'oublie pas d'en faire une potion magique.

Julie/Julot



Un battement. Sans autre impact que mon sang contre ma chair contre ma peau contre l'air à présent tendu que tu sens prêt, prêt à percer ta carapace au moment où le cri que je n'ai pas encore poussé ne te perce pas encore les oreilles. **Une déglutition.** D'une bave salée prête à engluer de noir le fond de mes tripes tremblantes autant qu'à s'exploser en cisailles sur le coin de ta gueule. **Une torsion.** Comme si toutes mes veines suppliaient mes muscles d'essorer jusqu'aux dernières gouttes le courant qui irrigue mon cœur de l'expérience vivace et sensible que je dois subir ici et maintenant. **Une chaleur.** Magma liquéfié des ongles aux cils perlés en filets de larmes le long des poils tendus sur les frissons d'une peau brûlante. **Un écho.** Car les mots résonnent comme hâchés et lointains lorsqu'ils s'extraitent en flammes de derrière mes dents comme des crocs amovibles prêts à entamer l'incision qui me détachera enfin de ce nous qui m'a englouti.

Je suis en colère.
Éclaté en miettes de moi.
Je suis en colère.
Pour gonfler les miettes et les séparer de toi.

La colère permet de faire évoluer une relation d'un stade fusionnel, symbiotique ou co-dépendant, vers une différenciation, un attachement autonome, ou une séparation nécessaire. Elle peut permettre de combattre. Matérialiser la colère c'est matérialiser le *non*, le *stop*, le *pas comme ça*, le *plus comme ça*, le *c'est injuste*. C'est tirer une ligne limite entre soi et l'inadmissible. C'est arracher sa chair en fusion d'une situation ou personne qui nous est nocive. C'est crier plus fort que la peur ne crie elle-même.

Faire bouger la matière en fusion.

Des dizaines puis centaines puis milliers de **poings serrés** qui se lèvent avec le mien dans le périmètre ce sont des dizaines puis centaines puis milliers de projectiles de coeurs étourdis au soleil, balancés ensemble en sachant bien que ceux qui ont rangé leur colère diront qu'on *fait ça pour rien*. Colère en rangée organisée pour protester. Colère rangée, comme dans une petite boîte, un écrin, qu'on observe joli et qu'on époussette de temps à autre et les souvenirs dedans sont devenus des bijoux qui rappellent comme des danses interdites.

La colère n'est pas qu'une *hystérie* violente qui justifie le fait de ne pas écouter les mots prononcés à tout hasard par une femmex précaire qui est sûrement folle de toute façon. La colère ne devrait pas être une raison, une banalité dans les titres de journaux pour transcrire les féminicides. *Pris par la rage, il tue sa femme. Crime passionnel.* Deux poids deux mesures au royaume patriarcal de l'étouffance totale de la parole des victimes qui pourtant étaient elles aussi bien en colère. Cette femme qui hausse la voix: *une folle, chut.*

Mais la colère ce n'est pas le coup porté.
Ce n'est pas l'insulte proférée.

Le moyen d'expression de la colère est défini par tout un tas de paramètres sociaux-culturels et n'ont pas nécessairement de lien de proportionnalité avec l'intensité de la colère. La colère ne justifie pas qu'un mari batte sa femme qui l'aurait trompé. Ce sont des centaines d'années de domination sexiste des hommes sur les femmes qui justifient cela.

Alors que j'agite mes doigts colériques sur le clavier en pensant au traitement médiatique foireux des questions de violences sur les personnes sexisées, entre autres, je me rappelle que la colère, j'ai envie d'en dire du bien. Et que je ne suis pas la seule.

Des dizaines puis centaines puis milliers de poings serrés qui se lèvent avec le mien.

La colère, c'est en avoir quelque chose à foutre. **Quelque chose à foutre** de soi, des autres. La colère c'est quand ça fait mal. La colère je ne l'entends pas comme une violence destructrice, du moins, pas toujours, pas forcément. Je veux parler de la colère comme un outil, comme un droit, comme du *care*, comme du respect.

Dans la rue, dans des salons, dans des bars, dans des chambres, dans des caves partout dans le monde à toute heure des colères collectives s'organisent.

Des colères politiques.

Des colères pas entendues.

Des colères qui ont mis en mouvement les faux pour se frayer un chemin hors de l'invivable. Des voix qui matérialisent le refus, la peur, l'indignation. Des colères organisées en discours, en pancartes, en réunions, des colères rassemblées manifestées photographiées oubliées.

La colère n'est généralement pas une bonne nouvelle. La colère se manifeste souvent violemment, pas toujours avec intelligence. Certes. Mais là où il y a colère il y avait généralement déjà violence. La colère des prolétaires qu'on aura tenté de noyer sous des litres javellisés de divertissements cathartiques afin qu'ils ne ressentent plus le besoin d'aller prendre la rue. La colère des minorités, des personnes opprimées qu'on persuade que *y'a rien à faire de toute manière*. Ou qu'on met en colère contre les mauvaises cibles comme ça tout le monde a l'air de *cons énervés qui parlent dans le vide*.

Des battements.

Des déglutitions.

Des torsions.

Des chaleurs.

Des échos.

La colère c'est ce truc chaud dans mon ventre qui me tient en vie souvent aussi. C'est l'émotion qui me permet de survivre à mes peurs et mes chagrins en les transformant en **quelque chose qui ne m'explose pas juste en flaque contre le coin de mon lit**. La colère je crois que c'est mon *émotion maison*, et pourtant je ne passe pas ma vie à hurler. Par contre, moi et ma colère, on essaie de rien lâcher. Et quand on peut s'organiser avec d'autres colérés pour construire autre chose que du voué-à-tuer, c'est encore de la chaleur dans mon ventre, celle de l'amour et des sourires.

Plus souvent qu'elle ne rende aveugle
je crois qu'elle se manifeste
après que les yeux
aient été bien ouverts.

Oui, parfois la colère est messagère d'une violence tellement intense que tout devient tout noir, parfois tout brûle avant de se laisser en flaque, parfois spirale l'envie de détruire mes chairs ou d'autres si les moyens le permettaient, parfois *du coup j'ai mal agi*.

On agit pas toujours bien
quand on est content
non plus.

Ces lignes ne sont pas une apologie de la colère.

Plutôt un manifesto
colère-douceur pour une émotion qui alerte,
qui cible, qui autonomise, qui met en mouvement,
qui lie, qui donne chaud,
qui vit,
qui lutte.

J'encourage les cœurs battants et les yeux humides à convoquer la colère afin de mobiliser l'énergie requise pour faire changer ce qui peut et doit être changé. J'encourage les colérés à affirmer leur propre importance, l'importance de ce à quoi ils tiennent, et des liens à ne pas briser. J'encourage les colérés à s'organiser pour fomenter avec tous leurs cœurs, et toutes leurs manières de ne pas en avoir rien à faire, un futur au moins potable à l'échelle de comment on se fiche de nos gueules.

Merci aux colères collectives organisées qui génèrent
de l'amour
comme à coup de pelleuses
dans les veines.

Aux battements.

Aux déglutitions.

Aux torsions.

Aux chaleurs.

Aux échos.

This is for the hearts still beating.¹

Prouve-moi que tu m'aimes,
prouve-moi que tu care,
mets-toi en colère, pour moi.

Al S. Gutierrez

¹ *Last Light, Converge* (traduction: Ceci est pour les cœurs qui battent encore)

COEUR

COLÈRE

La plongée t'a plu ?

Mets tes palmes est une revue indépendante qui a pour but de rester accessible à toutes en proposant ses numéros à prix libre. Si tu as aimé celui-ci et que tu souhaites encourager la parution de prochaines revues, n'aies pas peur de te mouiller, fais un don ! Cela nous permettra de continuer à faire des longueurs.

Tout soutien est bienvenu et restera anonyme

Pour indication, le prix d'impression d'un exemplaire est de **7,5.-** le prix conseillé est de **12.-** et le prix de soutien est de **20.-**

Si tu souhaites recevoir les trois prochains numéros, à la maison, tu peux souscrire un abonnement en nous envoyant tes coordonnées complètes à metstespalmes@gmail.com ainsi qu'en effectuant le paiement sur notre compte bancaire ou via Twint.

Le prix de l'abonnement standard est fixé à **45.-** (frais de port compris)
Le prix de l'abonnement de soutien est fixé à **75.-** (frais de port compris)

CH24 8080 8008 1294 8731 9

Nom **Association Mets tes palmes**
Adresse **1800 Vevey**
Communication **Don / Abonnement**

Paiement via Twint

Effectuez un paiement
avec TWINT !



Scannez le code QR avec
l'app TWINT



Confirmez le montant et
le paiement



Mets tes palmes
Revue féministe*

metstespalmes@gmail.com
www.metstespalmes.com
Instagram @metstespalmes

Rédaction

Valentine Bovey, Mathilde Fragnière,
Julie/Julot Wuhrmann, Suzanne Badan,
Chloé Luthier, Marie Brocher, Morgane
Kusner, Sandra Jamet, Angela Neves,
Al S. Gutierrez

Corrections

Valentine Bovey, Mathilde Fragnière,
Morgane Kursner, Chloé Luthier,
Julie/Julot Wuhrmann, Suzanne Badan

Production et graphisme

Al S. Gutierrez avec l'aide de Julie/Julot
Wuhrmann et Marie Brocher

Illustrations et photographies

Julie/Julot Wuhrmann (1^{ère} de couver-
ture, pp. 5, 6, 11, 34, 39, 47, 48, 53,
3^{ème} de couverture)
Al S. Gutierrez (2^{ème} de couverture, pp. 8,
23, 28, 30, 31, 44, 57)
Marie Brocher (pp. 13, 16, 18)
Sandra Jamet (p.21)

Impression et façonnage

imprimexpress Sarl
Rue des Moulins 17
1800 Vevey

Tirage

500 exemplaires

Soutien financier

Édité avec le soutien de la Direction
de la culture de la Ville de Vevey

Achevé d'imprimé le 21 juin 2023



PLAYLIST **HOT**

Lorde - Solar Power

Moictani - Siento el calor

Gwen McCrae - Keep the Fire Burning

Donna summer - Hot Stuff

Katrina & the Waves - Walking on Sunshine

Childish Gambino - Feels Like Summer

Boy Harsher - Face the Fire

Aldous Harding - Fever

Gargántua - La Mort Avec Toi